

Auteur en résidence à l'école* : Avril à juin 2022

*Dispositif organisé conjointement par la direction générale de l'enseignement scolaire (Dgesco) et le Centre national du livre (CNL)

Une rencontre avec Marion Guillot



Présentation du travail effectué
par les élèves de 6^e et 5^e C

Accompagnés de leurs enseignantes :
Mme Le Duc et Mme Cadoret

MARION GUILLOT

CHANGER D'AIR

roman



LES ÉDITIONS DE MINUIT

1

J'allais au lycée ; j'avais gardé mes espadrilles et un goût de sable au coin de la bouche. Mes fils, l'été, trouvaient drôle de m'en jeter des poignées plein le visage ; j'avais la tête ailleurs, ne me plaignais de rien ; j'étais là, devant la mer en plein soleil, à suivre les marées, le ressac, les traces d'eau, de sel et de sable mêlés ; c'était bon, c'était l'été. J'aime beaucoup lire sur la plage.

Aude avait passé trois semaines de juillet en résidence à Saint-Nazaire. Elle m'avait manqué, j'avais détesté dormir et vivre sans elle, concevoir puis préparer les repas, m'occuper des garçons, leur trouver des activités quand ils se lassaient de la baignade ou du portique, dans le jardin. Aude, sans le savoir, m'avait fait maudire juillet, mon mois préféré, celui qui effaçait chaque jour un peu plus les images de mes classes et de mes élèves, tout en entretenant

mystérieusement l'impression que l'été ne finirait jamais, ou n'en finissait pas de commencer. De cette résidence, j'avais préféré ne rien savoir, imaginer seulement les conférences sur le dernier recueil, les coupures de presse, les ateliers d'écriture pour enfants, les innombrables silhouettes qui avaient frôlé ma femme sans la voir, celles qui l'avaient séduite, enviée, bousculée dans les couloirs, laissée seule derrière sa pile de livres à dédicacer, celles qui devaient l'épier, aussi, quand elle sortait son mobile pour me téléphoner, sans oser m'embrasser trop fort ou de trop près. À son retour, j'avais laissé nos enfants seuls à la maison le temps d'aller la chercher à la gare, elle voulait rentrer vite, j'avais envie de traîner, de la serrer longtemps dans la voiture, de l'emmener faire un tour, de profiter de notre solitude avant de rejoindre les garçons et nos quelques habitudes.

Nous n'avions pas vu passer août. Le temps m'avait empêché de me baigner chaque jour, j'avais manqué de courage et d'envie pour travailler, beaucoup aimé Aude que son séjour avait rendue radieuse et légère. Sans que cela prenne d'alarmantes proportions, je m'étais laissé doucement couler, sur les rochers ou le sable, emportant mes livres et l'appareil avec lequel je m'escrimais à photographier des vagues. Vers le 15 toutefois, j'avais commencé à remuer quelques souvenirs du lycée, à y substituer de nouveaux visages, ceux qui m'attendaient, ceux

que j'allais affronter tout à l'heure, en ce début de septembre, après avoir pris en bas de chez nous, comme à chaque rentrée, un café sur le port.

Il faisait beau. Je m'étais assis en terrasse, avais allumé ma première cigarette, ouvert le journal. Le bateau partirait dans une demi-heure pour traverser la rade ; ensuite, je finirais à pied (mon cartable, évidemment, est quasiment vide à cette époque de l'année, et je n'aime pas tellement le bus). Depuis plusieurs années, ce dont j'étais plutôt fier, je ne regardais pas d'autre femme que la mienne. J'aimais Aude, plus encore qu'à l'époque où nous nous mariâmes, mais c'est plutôt par admiration que je m'étais enchaîné à elle, à sa délicatesse et sa patience, à son rire surtout. Je crois que c'est en grande partie l'humour, dont nous avons besoin tous deux, qui nous avait conduits à nous reconnaître, qui nous tenait amants, qui nous avait fait silencieusement promettre de ne jamais nous quitter. Cet humour que je désespérais de trouver chez une femme, qu'aucune avant elle n'avait su m'offrir ni même concevoir, qui n'était pas le mien, qui ne lui répondait même pas, plus haut que tout mon humour, plus morbide parfois, plus pur ou plus enfantin, plus intelligent surtout. Aude sait combien j'aime l'intelligence. Et je sais qu'elle aurait trouvé drôle, tellement plus drôle que moi, ce qui se produisit ce matin-là, dont je ne me remis jamais vraiment.

Une femme tomba dans le port. À 7 h 20, passées la rubrique d'informations locales et les petites annonces du quotidien que je feuilletais distraitement, sa cheville avait dû se tordre, son talon déjà hésitant avait dû se fendre entre deux pavés inégaux du quai, de si loin, je n'avais pas tout vu, juste la silhouette chanceler soudain, l'agitation maladroite des bras essayant de maintenir ce qui restait d'équilibre, l'impossibilité, malgré le concours acharné de tous les membres apparemment valides, de retenir le poids et le mouvement du corps qui, de côté, en était venu à se balancer d'abord, pour finalement se jeter, en un stupide bruit de flaque, dans les eaux grises du port que ne remuait pas encore le moteur du bateau.

En d'autres circonstances, ou si je n'avais pas été seul (lâchement, je ne sais rire qu'en société, jamais le premier, jamais sans d'autres, parce que je ne parviens pas à me laisser saisir par ces éclats de l'amusement, à estimer, malgré ce que j'attends qu'on reconnaisse comme mon *sens* de l'humour, ce qui est drôle et ce qui l'est moins), en d'autres circonstances, donc, j'aurais pu trouver le spectacle hilarant. Aude m'y aurait aidé, écartant les lèvres pour découvrir la rangée supérieure de ses dents soigneusement alignées, nous aurions gloussé tous deux, sans soupçonner un instant que la jeune

femme ne savait peut-être pas nager, en cultivant, une fois encore, cette innocence en laquelle nous entendions nous aimer et nous séduire.

Mais sous cette lumière de fin de saison, dans ce matin où, pour la première fois depuis des semaines, il me fallait retourner travailler, sans perspective de baignade, ma gorge, en se nouant, me rappela qu'elle me priverait désormais de légèreté et de celle, déployée, de ma femme. C'était la rentrée, je terminais mon café sur le port, j'assistais, épouvantablement seul, à une scène horrible. Tandis qu'à quelques mètres de là, trop loin pour que je puisse entendre les clapotis de ses semblants de brasse, trop près pour que j'oublie ce qu'elle avait de sordide à offrir, une femme luttait contre le poids de son sac et de ses vêtements trempés pour regagner le quai, se relever, s'enfuir, espérant si fort que personne ne l'aurait vue.

3

J'étais professeur de lettres dans un lycée de Lorient. On m'avait proposé le poste deux ans plus tôt, alors que je commençais juste à me faire à l'idée de vivre en région parisienne. J'avais fait toutes mes études à Paris. C'est d'ailleurs là qu'Aude et moi nous étions rencontrés, elle terminait les siennes à la Sorbonne, nous avions pris notre temps avant de nous installer ensemble, en location, dans un trois

Production d'écrits :

Consigne : Imagine qui est tombé dans le port, à l'image de « la femme » à la page 14.

Une mamie qui s'appelle Léonie, trébuche sur une peau de banane, elle tombe en arrière, casse les barrières, fait tomber sa baguette de pain, puis Mme le Duc, qui se promenait, attrape la main de Léonie, la tire pour la remettre sur le port, puis elle lui demande :

- « Quel âge avez-vous ?
- J'ai quatre-vingt six ans, répond la mamie, mais quel jour sommes-nous ?
- Nous sommes le 4 mars 2019. »

Léonie la remercie et s'en va chercher une autre baguette de pain.



©



©



©



©

Nina C. et Emilien T.

C'est un porc rose qui est tombé dans le port, mais comment cela a-t-il pu se passer ? Il s'est fait abandonner par son maître proche du port, car celui-ci était trop vieux pour s'en occuper.

Le petit porc n'avait pas mangé depuis trois jours, il a senti du poisson frais dans le port, perdu par un pêcheur. Il s'est avancé et a glissé sur le poisson et est tombé par terre, puis dans l'eau. Un marin l'a vu et s'est moqué de lui et au lieu de l'aider il a pris son téléphone et a filmé le porc en train de se noyer. Et finalement, un bateau de secours est venu au dernier moment et le porc a pu retrouver un maître.

Il vécut heureux. Il s'amusait bien, il mangeait bien, et il buvait bien, jusqu'à la fin de ses jours.



Julian L. R. et Malo B.

Le doudou



Une petite fille de 7 ans qui s'appelle Alice a fait tomber son doudou dans le port. Elle ne savait pas que le doudou était vivant.



Le doudou commence à nager mais le courant est fort pour lui, donc il se noie.



La petite fille est choquée que son doudou soit vivant. Elle commence à pleurer et elle appelle sa maman.



Sa maman appelle un marin. Le marin va sur son bateau, prend une épuisette et va chercher le doudou.



Le marin descend de son bateau pour rendre le doudou à Alice. Elle pleure de joie.

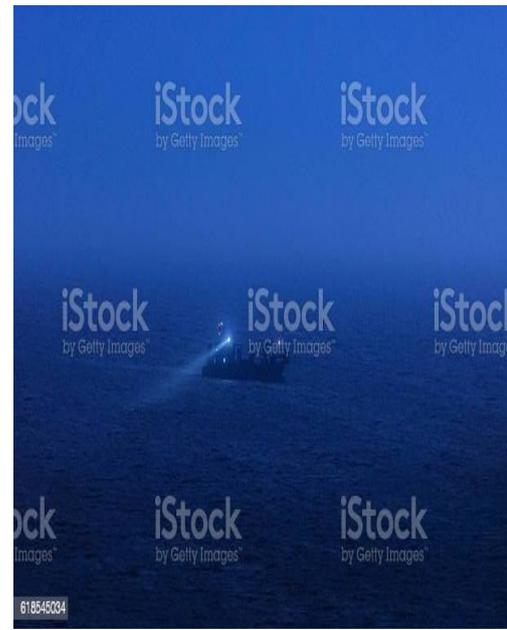


Alicia D.-S.

Un bébé lion de cinq mois est tombé dans l'eau, il s'est cassé une patte.
Ce petit lion vivait à Madagascar et s'est échappé d'un zoo.
Un bateau est arrivé et les marins le virent tomber : un de marins, courageux certainement, descendit le récupérer et le soigna. Le bateau s'est remis en route quand le marin l'a récupéré puis l'a ramené au zoo, après l'avoir soigné.
Le bébé lion a eu beaucoup de chance. Sur sa route, le marin rencontra d'autres animaux et décida de devenir vétérinaire.



©



©



©



©

Léa G. et Eva B.

Jacobe face a l'horizon

Jacobe, vingt-quatre ans, garde du corps de star de rap, chauve, deux mètres dix, est tombé dans l'eau.

Il a la thalassophobie et n'aime pas l'eau.

Il semblerait que quelqu'un qui lui en veut l'ait poussé, alors qu'il observait l'horizon.

Il était très tard avec un beau coucher de soleil en été, dans une forêt avec des écureuils et des oiseaux, et le renard lui dit :

- « Tu veux des nems comme un Chinois (il se trouve dans une rivière), puis le pousse dans la rivière, il est emporté par le courant qui le mène dans la mer, et Jacobe ne sait pas nager, mais heureusement il trouve un rondin de bois au milieu de nulle part.

Réalité ou rêve, on ne sait plus où est la limite.



Mathys G. B. et Maxence L. B.

Après la chute de la femme dans le port...

Essaie de trouver la suite du roman... :

- 1) en examinant les extraits suivants de *Changer d'air* et les informations qu'ils donnent : personnages, rapports entre eux, événements, dates, sentiments...
- 2) en essayant ensuite de les remettre dans l'ordre où ils apparaissent d'après toi dans le livre

« La femme était sortie de l'eau, et en me rapprochant, en lâchant le journal que j'avais roulé et que je caressais nerveusement de ma main droite [...], je l'aurais sûrement vu grelotter, me serais étonné qu'elle ne pleure pas (moi, à sa place, surtout si tôt le matin...), qu'elle puisse remonter la cale avec autant de fierté, mêlant au ruissellement de ses vêtements et à son pas claudiquant [...] une telle assurance, une ignorance si tenace du monde extérieur, de la réalité de sa chute, du désastre de sa silhouette et de sa coiffure défaits, aplatie sur un crâne frigorifié qu'on devinait sous la masse informe des cheveux. »

« C'est à ce moment précis, je crois, en me voyant là, tout seul sur le trottoir [...] que j'ai su que je ne ferais pas ma rentrée, et que j'étais en train de m'enfuir. »

« J'aurais pu, évidemment, téléphoner à Aude ; elle serait venue me chercher, je lui aurais tout raconté, le café sur le port, la noyade, les vapeurs d'essence ».

« Au début, en regardant les cartons dans le rétroviseur, j'avais eu peur de quitter la région [...] Je craignais trop la solitude pour aller visiter un hameau, avais écarté d'emblée les villages trop proches [...]. Je penchais plus pour une grande ville à distance raisonnable [...], à la fois connue et à mes yeux insignifiante. J'avais choisi celle qui suscitait en moi le moins d'images, celle où je concevais toutefois l'idée de pouvoir m'occuper, et pris la direction de Nantes, où habitait Rodolphe ».

« La nuit, je dormais mal. J'avais peur qu'Henri [...] le poisson rouge que je venais d'acheter, ne se jette par-dessus son bocal que j'avais placé dès le départ dans ma chambre, sur le bureau. »

« Le jour où, en rentrant du supermarché, j'ai trouvé l'aquarium vide et par conséquent Henri qui frétillait sur le parquet flottant, j'ai donc tout de suite appelé Rodolphe. Sur son portable, même s'il devait être au bureau. *Henri est en train de mourir. – Qui ça ? Henri ? Tu connais un Henri, toi ?* »

« J'étais resté dans la cuisine – une cuisine ouverte sur le salon, où j'avais installé un bar, deux tabourets, en attendant la livraison de l'évier qu'on m'avait annoncée pour les jours suivants. C'était mon premier vrai logement depuis ma rupture avec Aude ; c'était d'ailleurs pour ça que j'avais été

chercher Henri, en guise de cadeau d'installation, de moi à moi, pour la décoration. Un poisson rouge, ça rend plus vivant un appartement. »

« Le 14, vers 10 h, on a sonné [...] *Bonjour, entreprise Byz'ens, je viens pour l'évier. C'est à quel étage ?* J'ai ouvert la porte [...], un type a surgi dans le couloir, brun, plus jeune que moi [...] Il a semblé surpris en découvrant mon coin-cuisine. *C'est bien vous M. Dubois ? C'est curieux, l'appartement ne correspond pas au plan que le propriétaire m'a donné [...]* Comment ça, ai-je dit, *le plan ne correspond pas ? J'ai emménagé à l'automne, on m'avait dit quelques semaines au plus, et je l'attends toujours, cet évier. Je fais la vaisselle dans la baignoire [...]* Il s'appelait Simon.

« Je suis allé chercher l'aquarium et le pot de TetraMin. Je suis plutôt maladroit de nature, mais j'ai marché assez lentement pour ne pas renverser d'eau sur le parquet de la chambre. Du pied j'ai poussé la porte, me suis retrouvé dans mon salon [...] J'ai contourné le bureau, avec mon coude, j'ai ouvert le battant de la fenêtre très grand, au maximum, j'ai dû vaguement regarder en bas, j'ai respiré très fort, ai étendu les bras par-dessus la rambarde, et de toutes mes forces aussi, j'ai jeté le tout, l'eau [...] le bocal, les souvenirs, les flocons de TetraMin, inévitablement j'ai pensé au bébé avec l'eau du bain, qui sont venus s'écraser dans la rue, entre la façade jaune de l'immeuble d'en face et celle du mien, en un magnifique éclat de transparence liquide et bruyante, une flaque tonitruante de plexiglas où j'ai voulu voir, de mon dernier étage, des restes sordides de branchies, de nageoires et d'écailles. »

« Paul, il faut que je te dise, Aude et moi, on s'est revu. Un peu, assez souvent même, ces derniers temps. On est ensemble, en fait. »

« *C'est que, lui dis-je, je me disais, ça te dirait de venir ici voir mon appartement, la semaine prochaine si tu veux, je voulais vous inviter, tous les deux, toi et Rodolphe ?* »

« Elle est revenue presque aussitôt. Elle avait dû descendre à pied, remonter quatre à quatre, la porte était restée entrouverte. Son visage avait disparu derrière une grosse boîte en carton, recouverte d'un papier aux couleurs joyeuses, qu'elle portait à deux mains, à hauteur du nez. Elle a posé le tout à mes pieds, Simon a eu l'air surpris, Rodolphe complice, impatient. *Allez vas-y, ouvre, ouvre, ça va te plaire, tu vas voir* ».

« J'avais choisi d'installer mon Black Moor sur mon bureau, décidé de lui donner le nom de son espèce, c'était plus prudent, je ne voulais pas recommencer les mêmes erreurs qu'avec Henri. Rodolphe, Aude, Simon et moi, on avait cherché sur Internet, et on était tombé sur le Black Moor, variété originale de poisson télescope qui a des yeux caractéristiques identiques à ceux du mien ».

« Je lui ai demandé ce qui s'était passé. Depuis la sonnerie du téléphone, le moment où je m'étais traîné à genoux pour aller répondre, je ne me rappelais plus rien. Je l'avais entendue à l'autre bout du fil, *est-ce que tout va bien, Paul, Paul tu m'entends ? Aude, Aude*, j'avais dit, je n'avais su lui dire que son nom, je n'avais rien trouvé d'autre pour lui signifier la nécessité qu'elle vienne, qu'elle soit là, ce manque et ce besoin d'elle, *Aude, Aude*, elle m'avait simplement dit *j'arrive*, entre nous deux, ça avait pu parfois être simple comme ça, se passer de mots. *Il s'est passé quoi, ensuite ? Et les enfants ? Je voudrais voir les enfants. On verra ça plus tard, Paul. Pour l'instant, il faut que tu te reposes. J'ai fait du café ; est-ce que tu veux manger quelque chose ?* »

MARION GUILLOT

C'EST MOI

ROMAN



LES ÉDITIONS DE MINUIT

"Fais-moi penser d'apporter une corde demain"
En attendant Godot, *Samuel Beckett*

M' enjoignant de fermer les yeux, ce qui était beaucoup me demander – depuis une demi-heure déjà, j'avais le regard obstrué et le rouge vif du bandeau, sans compter la transpiration dessous, commençait à m'étourdir un peu -, Tristan tourna la clef dans la serrure et, passant le premier, m'aida à enjamber le paillason, à entrer dans l'appartement qui, fort heureusement, avait l'air vide, où du moins je n'entendais rien que le craquement régulier du parquet alors qu'on avançait à petits pas vers le salon. J'imaginai qu'il aurait peut-être repeint les murs ou refait la décoration, mais en une journée et sans l'ombre d'un préparatif (du moins je n'avais rien remarqué en partant), ça me semblait assez peu probable ; plus raisonnablement, je me disais qu'il avait peut-être terminé le puzzle, et j'espérais un peu qu'il ait enfin dégotté une nouvelle bibliothèque où l'on pourrait stocker les livres que ne pouvait plus contenir la première et qui, en attendant, s'entassaient par terre, contraignant à des parcours tortueux celui qui voulait attraper un disque ou la vaisselle dans le buffet ; peut-être seulement avait-il préparé le dîner, mis en scène, juste pour me distraire, ce qui se résumerait à une bouteille de bon vin et deux verres à pied, un couvert un peu festif ou un menu original pour qu'on profite de la soirée tous les deux, peut-être que... *Tristan, c'est quoi ce cirque ? Tu vas me faire mariner longtemps ? - C'est une surprise, tu vas voir ; et même, sans me vanter, une excellente surprise !*, avait-il dit sur un ton triomphant, si enjoué que je l'avais à peine reconnu. *Tu ne bouges plus et trois, tu ouvres les yeux ; attention, un..., deux...*

À trois, d'un geste net et assuré, il avait retiré le foulard. [...]

Production d'écrits

Consigne : imagine la suite de l'histoire. « A trois, d'un geste net et assuré, il avait retiré le foulard [...]

Consigne

Ecris la suite de l'histoire :

1)

“A trois, il lui retira le foulard, elle ouvrit les yeux et elle vit qu’il avait préparé deux chaises et deux cordes accrochées et lui dit : « Ttu veux bien m’accompagner jusqu’à Charlin? »’



©



©

2)

A trois il avait retiré le foulard d'un coup sec et j'ouvris les yeux et vis que la maison avait changé. Il y avait des cartons de déménagement, mais il y avait toujours les meubles. Tristan était accro à l'alcool, mais aussi aux jeux de grattage : il avait gagné une énorme somme. j'étais très heureuse, jusqu'à ce qu'il me dise qu'il partait seul sans moi...

©



©



©



©

Emilien T.

Consigne :

Ecris la suite de l'histoire.

À trois il avait retiré le foulard... Je le vis avec une peluche dans les bras, un I-Phone 13 Pro Max dans les mains de la peluche et une photo de notre prochaine destination de voyage.

J'étais contente d'avoir cette peluche et un I-Phone 13 Pro Max. Il m'offrit aussi un bébé lapin de quatre mois.



©

©



©

©



Eva B.

A trois, il avait retiré le foulard et je vis une moto qu'il voulait quand il était petit. Il monta dessus et se cassa la figure.

Il n'arrivait pas à se relever. J'appelai les pompiers et il finit dans le coma.



Julian L. R.

Consigne : écrire la suite de l'histoire

À trois, il avait retiré le foulard, je vis Tristan avec une peluche dans les bras et avec un I-Phone 13 Pro Max dans les mains de la peluche. Je vis une voiture derrière moi et demandai si c'était pour moi et lui, il me dit : oui c'est pour toi. Je le remercie lui dis que c'est le meilleur jour de ma vie. Je suis très, très contente...



Alicia D. S.

La surprise

A trois, il lui enlève le foulard et elle voit un gros nounours marron, elle est choquée de voir le nounours, elle s'énerve et se dit : Enfin il a bougé pour m'acheter quelque chose.



Consigne

Écrire la suite de l'histoire :

A trois il avait retiré le foulard et elle trouve une table décorée pour le dîner de ce soir avec sur le chemin, des roses : elle devait suivre ce chemin qui mène à la table du dîner, ensuite ils arrivent à l'entrée, elle était très contente.



©



©

Léa G.

Consignes : écrire la suite de l'histoire

A trois, il avait retiré le foulard et elle ne comprend pas tout suite, elle voit juste un feuille posée sur la table du salon avec écrit dessus : « Pôle emploi ». Elle comprend alors qu'il avait trouvé un travail. Elle est déjà un peu joyeuse, mais elle se demande où il va travailler. Il va travailler dans une boucherie, mais elle se demande s'il va réussir, surtout pour se lever le matin très tôt. Pour finir, elle est très contente et ils vont boire un verre dans un bar.



©

Lenzo D.

©

Écrire la suite de l'histoire

À trois il retire son foulard et la femme voit son appartement tout rangé et redécoré, sa femme est épatée. Ils décident d'aller au restaurant pour fêter cela.



©



©



©



©

Malo B.

Écris la suite de l'histoire

Quand elle retire le foulard, elle découvre une moto cross KTM, avec une villa et une Bugaty Chiron et il y a une poussette et elle est très fière, car pour elle cela signifie qu'il est d'accord pour avoir un bébé.

©



©

Lukas G.



Écrire la suite de l'histoire

À trois il avait enlevé le foulard, puis elle voit beaucoup de vaisselle. Il lui donne l'éponge puis lui dit : *voilà ta surprise, tu es contente ?* Elle lui dit que non !!!, donc elle ne le fait pas. Mais son mec est en colère, lui demande : *tu est sûre ?* Elle lui répond que oui, le mec se lève et lui dit : « Et bien, c'est fini ».



©



©



©



©

Consigne

À trois, il avait retiré le foulard et je vois une personne déguisée pour que je ne la reconnaisse pas et je me demandai qui était cette personne. Celle-ci enleva son déguisement petit à petit, et je me rendis compte que c'était une amie à moi que je n'avais pas vue depuis longtemps. Pour une surprise, c'était une surprise !!!



Julian L. R.

Écris la suite de l'histoire

À trois, il avait retiré le foulard et il y a une pancarte avec écrit « on a gagné au loto un montant de cinq cent millions d'euros » et il me dit d'arrêter de travailler.

©



©

Mathys G. B.

Production d'écrits

Pour mélanger les deux romans Changer d'air et C'est moi.

Consigne : Ecris un texte où tu imagineras ta vie future (dans 10 ans)

Quel sera ton métier ?

Quelle sera ta situation familiale ?

Quel sera ton mode de vie ?

Comment sera ta maison ?

Quels seront tes loisirs ?...

Alicia D.-S.

Consigne : écris un texte ou tu imagineras ta vie future (dans 10 ans)

Dans dix ans, j'aurai vingt-trois ans, j'aurai une grande maison avec deux chats et un chien.

J'aurai un enfant qui s'appellera Camille si c'est une fille et si c'est un garçon, ça sera Edward.

Je voyagerai dans tous les pays avec ma voiture de luxe et avec mes enfants.

Mon métier sera Youtubeuse pour faire des vlogs de ma vie.



©

©



©

©



©



©



Consigne : écris un texte ou tu imagineras ta vie future (dans 10 ans).

Quel sera ton métier ? Quelle sera ta situation familiale ? Quel sera ton mode de vie ? Comment sera ta maison ? Quels seront tes loisirs ?...

Je serai chômeur, je serai célibataire, j'habiterai seul avec mon chien. je n'aurai pas de chat car ça fait peur, ni de femme, ça fait peur aussi, un seul enfant, car ça fait peur aussi. J'aurai un enfant Chinois pour réparer mon téléphone, monter des meubles IKEA. Je pense aller en Chine pour kidnapper un petit Chinois. J'espère juste que mon chien ne va pas manger le petit Chinois, sinon il faudrait que je retourne en kidnapper un autre. Je demanderai à Mathys de prendre les bras et moi les jambes pour ne pas abîmer la livraison.



©



©



©



©

Emilien T.

Consigne : **écris un texte ou tu imagineras ta vie (dans 10ans).**

Quel sera ton métier ? Quelle sera ta situation familiale ? Quel sera ton mode de vie ? Où vivras -tu ? Comment sera ta maison ? Quels seront tes loisirs ?...

Dans dix ans, j'aurai vingt-trois ans, ça sera la belle vie. Mon métier sera agriculteur spécialisé dans les animaux, je serai marié. Mon mode de vie sera voyageur, je vivrai à Paris, ma maison sera grande et mes loisirs seront d'être avec des potes, je ferai des soirées.



©



©



©



©

Julian R. L.

Consigne : écris un texte ou tu imagineras ta vie future (dans dix ans)

Dans dix ans, j'aurai vingt-deux ans, j'aurai une grande maison avec une piscine creusée, j'aurai deux enfants - une fille et un garçon - , j'aurai un caniche et un chat, j'aurai ma propre entreprise d'esthétique. Quand j'aurai terminé le travail, j'irai retrouver mes deux enfants et mon mari et ils seront heureux de me dire bonjour.



©

©



©



©



©

Kaya F.

Écris un texte ou tu imagines ta vie dans 10 ans :

Dans dix ans, j'aurai vingt-trois ans et on sera le vingt mai 2032. Je voudrais être poissonnier et je ferai du football. Si j'ai une maison, j'aurai un chien et un bassin avec des poissons. En loisirs, je ferai de la pêche et bien sûr je serai dans le RCK, c'est un Kop de plusieurs supporters, qui supportent une équipe, en l'occurrence le Roazhon Park de Rennes. Le Roazhon Celtik Kop est donc le nom des supporters de Rennes.

J'habiterai vers Rennes, aux alentours du moins, après le travail, je rentrerai chez moi ; parfois j'irai à la pêche. Mon métier sera poissonnier en ville ou en bord de mer. En loisirs, je ferai de la moto cross peut-être en club, avec une licence je ferai des courses de moto cross et j'aurai des enfants que j'emmènerai voir des matchs de football, des courses de moto cross, ainsi qu'à la pêche. J'aurai une voiture, une Mercedes. En dernier loisir, je ferai du VTT et quand mes enfants seront plus grands, ils viendront avec moi. J'aurai aussi une moto et je partirai en vacances.

©



©



©



©

Lenzo D.

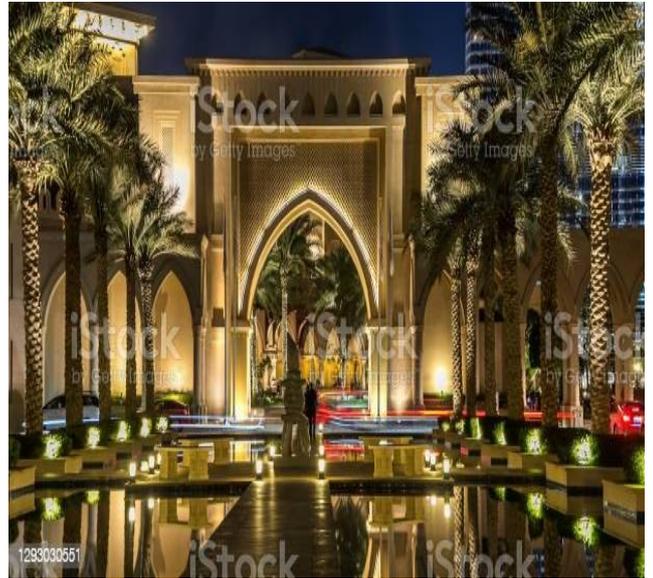
Quand je serai grand, je serai électricien et plombier et Youtubeur de constructions de maquettes.

J'habiterai à Dubaï, j'aurai une Lamborghini Aventador. J'aurai un grand Hôtel cinq étoiles : c'est mon rêve.

©



©



©

©

Lukas G.



Consigne : écris un texte où tu imagineras ta vie future (dans 10 ans)
quel sera ton métier ? Quelle sera ta situation familiale ? Quel sera ton mode de vie ? Comment sera ta maison ? Quels seront tes loisirs ? ...

Dans dix ans, j'aurai vingt-quatre ans, je serai coiffeuse et pâtissière, je vivrai seule, je ferai ce qui plaira et je vivrai à Paris dans une grande maison et je serai une grande gymnaste - j'irai dans une école de gym - ma vie sera cool, je n'aurai pas d'obligations, je vivrai juste ma petite vie à moi simple et heureuse et ma maison sera grande avec une piscine et un grand jardin, j'aurai des chiens et des chats, des oiseaux, bref ma vie sera formidable : pas de contraintes, pas de « tu dois faire ça » ou « c'est pas bien ! », je ferai des super gâteaux et je participerai à des concours de pâtisserie, je ferai de grands exploits, puis peut-être qu'après j'aurai des amies et une famille et des enfants, un mari. J'aurai des amies avec qui je partagerai ma vie, je serai contente si je réussissais ma vie et ma maison sera à côté de la gare Saint-Lazare. Ma vie sera formidable, tellement formidable que tout le monde voudra avoir une vie comme celle que j'aurai, je me baladerai dans Paris, parce que j'adore Paris, c'est ma ville préférée, j'ai toujours voulu habiter là-bas, Paris est une ville formidable que j'adore et quand je reviendrai du boulot, je voudrai jouer avec mes animaux et j'aurai des employés et des apprentis, je leur apprendrai à faire de la pâtisserie ; mes enfants seront heureux, ils auront tout ce qu'ils voudront ; bon il y aura des règles, il y aura des limites et des conditions, mais sinon ma vie sera géniale : tout le monde voudra s'arracher ma vie, mais je ne leur donnerai pas ma vie, parce que c'est ma vie et elle n'appartient à personne ma vie, voilà !



Léa G.

Consigne : écris un texte où tu imagineras ta vie future dans 10 ans.

Je serai un militaire corrompu, je serai milliardaire et tueur à gages professionnel.
J'aurai vingt-quatre villas et cinquante-six voitures de luxe, plus de soixante-six meurtres à mon actif, je n'aurai pas de meuf parce que ça ne sert à rien, j'aurai un chien et des Chinois pour me faire des vêtements.



©



©



©



©



©

Malo B.

Ma vie dans 10 ans

Consigne : *Écris un texte où tu imagines ta vie dans 10 ans.*

Quel sera ton métier ? Quelle sera ta situation familiale ? Quel sera ton mode de vie ? Où vivras-tu ? Comment sera ta maison ? Quels seront tes loisirs ?...

Moi dans dix ans, j'aurai vingt-quatre ans, je pense que j'aurai deux enfants et je ne serai pas marié.

Je vais créer ma propre société avec un entrepôt de mille mètres carrés, on sera spécialisé dans la vente de moto-cross avec des potes, on aura une petite maison de deux cents mètres carrés, on sera en colocation, avec un petit jardin avec de l'herbe synthétique de cinquante mètres carrés, où on va installer deux paniers de basket de deux mètres cinquante de haut, en bord de mer à Saint-Malo.

Avec les copains on fera des balades à moto-cross, on prendra du niveau en wheeling (roue arrière), on pourra poster ça sur les réseaux, on verra si ça marche et aussi on voyagera à travers toute la terre.

Puis, grâce au dividende de la société, on se fera plaisir, on déménagera aux Maldives et on achètera une nouvelle maison de quatre cents mètres carrés, ainsi que de nouvelles voitures.

Ma femme aura trouvé une nouvelle passion : la pâtisserie, et mes enfants auront la même passion que moi : le moto-cross, ils en feront en club et finiront tous quadruple champion du Monde.

BREF, C'EST MA VIE !!!



©



©



©

Maxence L.B.

Consigne : Écris un texte où tu imagineras ta vie future (dans 10 ans).
Quel sera ton métier ? Quelle sera ta situation familiale ? Quel sera ton mode de vie ? Où vivras-tu ? Comment sera ta maison ? Quels seront tes loisirs ?...

Moi dans dix ans, je partirai en Angleterre. Je serai avocate pour défendre les victimes de criminels.

Dans la grande ville à Londres, j'irai voir la Reine.

J'aurai un chat et je vivrai dans une grande maison. Il y aura une femme de ménage qui viendra deux fois par semaine.

J'irai à la salle de sport.

Je serai fan de mode.



NINA C.

**Consigne : écris un texte où tu imagineras ta vie future (dans 10 ans).
Quel sera ton métier ? Quelle sera ta situation familiale ? Quel sera ton mode de vie ?
Où vivras-tu ? Comment sera ta maison ? Quels seront tes loisirs ? ...**

Dans dix ans, j'aurai vingt-quatre ans, je serai dans un appartement avec Émilien et notre boulot sera de «hacker» tout ce qu'on veut, on va hacker toute les banques et on pourra avoir de l'argent illimité ; après, on achètera de la nourriture, des voitures et des villas et on mangera du saucisson.



Mathys G.B.

Nina C. : Comment êtes-vous devenue écrivaine ?

Marion Guillot : C'est une grosse question. Alors, déjà tu dis « écrivaine », c'est chouette, écrivain ça me va aussi. Comment ? C'est une belle question. En fait, je ne sais pas si vous vous écrivez un petit peu, mais moi quand j'avais votre âge, bizarrement, je n'aimais pas beaucoup lire, je savais lire, mais je préférais le sport par exemple, par contre, j'aimais bien écrire. Déjà pour des choses bêtes, mais j'aimais bien tout ce qui était la papeterie, les crayons, j'adorais traîner dans des boutiques qui vendent les papiers, les gommes, les fournitures scolaires, j'adorais faire ça. Même pour le geste, j'aimais bien écrire, puis j'ai commencé comme ça à raconter des petites histoires, toutes petites, parfois c'était quelques lignes ; et un jour, c'était en 2015, après mes études et tout ça, j'avais fini par faire un texte un peu plus long, qui est devenu Changer d'air, le livre sur lequel vous avez un peu travaillé et je me souviens, je devais prendre un train pour aller à Nantes et je me suis dit : Tiens je vais essayer de l'envoyer à des éditeurs, donc je l'ai imprimé, j'ai fait des petites enveloppes et je l'ai envoyé à Paris. Moi j'étais ici, j'étais à Port-Louis, j'avais très envie de rêver, y a des tas de gens, je voyais des bibliothèques avec plein de livres, je me suis dit que peut-être ce texte intéresserait quelqu'un et donc je l'ai envoyé à des maisons d'édition ; je ne sais pas si vous en connaissez, mais il y a Gallimard..., enfin, des grandes maisons et ça s'est fait comme ça. Deux jours après, une éditrice m'a rappelée en me disant :

– Vous avez fait quelque chose qui m'intéresse, je voudrais savoir un petit peu qui vous êtes, qu'on parle de votre texte et on a travaillé ensemble et elle a accepté de me publier. Donc en fait, comment ? Je ne sais pas, il n'y a pas d'études, il n'y a pas de diplômes, il faut savoir écrire, il faut avoir des idées, en fait c'est une question de chance aussi et puis de rencontres ; donc moi je vous invite à écrire et peut-être un jour à essayer de rêver un peu comme ça et de vous dire :

– Ah, si je montrais mon texte à d'autres gens, pour voir si ça peut intéresser. Là, il se trouve que j'ai eu la chance énorme que ça ait intéressé une éditrice à Paris ; et après on fait un contrat, un peu comme un contrat de travail, ce qui fait qu'on est publié et que ça sorte dans une librairie.

En deux mots, je pense que c'est une question de travail et c'est aussi beaucoup une question de chance. Je connais un petit peu des écrivains, il n'y en a pas un qui a le même parcours qu'un autre et c'est très varié, on n'a pas du tout les mêmes formations, n'importe qui en fait peut faire ça, on vient de milieux très différents, et puis il y a des moments où il y a des rencontres qui se font.

N. C. : Faites-vous un autre métier ?

M.G. : Déjà, puis-je vous demander ce qu'est pour vous un métier ? Qu'est-ce que ça implique, parce qu'écrivain, est-ce un métier pour vous ?

Lukas G. : Oui écrivain c'est un métier.

M.G. : C'est un métier ? Pour vous, quand est-ce qu'on a un métier ?

Mathys G. B. : Un métier, c'est quand on gagne de l'argent.

M.G. : Quand tu gagnes de l'argent ? Avec ça, j'en gagne pas beaucoup. S'il faut de l'argent, dans ce cas-là oui, j'ai eu un autre métier, je vais vous faire une petite confidence : jusqu'à il n'y a pas si longtemps que ça, j'étais professeure, pas en collège, j'étais en lycée, parce que j'étais professeure de philosophie, donc c'est un truc que vous ne connaissez pas encore, que vous ferez peut-être, ou pas – si vous en faites, tant mieux, si vous n'en faites pas, ça n'est pas grave – et donc je gagnais plus d'argent en étant professeure qu'en étant écrivain, donc oui, j'avais un autre métier. Pour tout vous dire, j'en ai eu marre de voir des jeunes comme vous, ça me fatiguait. Là en ce moment, je vous avoue que je fais une petite pause, je laisse d'autres gens vous apprendre des tas de choses et puis moi j'écris, mais j'ai une formation qui m'a permise d'être enseignante ; parce qu'il y a très peu d'écrivains qui en vivent financièrement, il y en a qui vivent de l'écriture ; moi, au niveau de l'argent et pour préparer ma retraite, je n'ai pas un salaire en tant qu'écrivain.

N. C. : Avez-vous des contraintes dans votre métier ?

M.G. : Dans le métier d'écrivain ? Là c'est pareil, j'ai envie de vous demander ce qu'est une contrainte ? Vous avez des contraintes vous ? Qu'avez-vous comme contraintes ? Vous en avez plein, c'est atroce.

Julian Rouillard Landelle : Se lever tôt.

M.G. : Oui je suis bien d'accord. Quand on m'a dit, tu vas venir à Josselin, c'est à 9h du matin, j'ai une heure de route, je me suis dit que j'allais me lever tôt. Se lever tout cours, et se lever tôt. Alors, ça quand tu es écrivain, tu peux choisir. Moi, je n'écris pas tous les jours. Je connais des écrivains qui se lèvent à cinq heures du matin, il y en a d'autres qui écrivent toute la nuit ; moi je suis plutôt entre les deux, dans la journée. Et puis, j'ai surtout un gros avantage par rapport à d'autres métiers, c'est que tu peux faire ce métier chez toi : tu peux fumer une cigarette, aller à la plage, prendre un café, je trouve que c'est un métier qui est très libre pour ça. Après, comme dans tout, il y a des contraintes, il faut bien se lever, faire des efforts, parce que parfois tu n'as pas envie d'écrire, c'est comme vous, vous n'avez pas envie de travailler, de faire vos devoirs. Là, par exemple, je suis dans une période où je n'écris pas beaucoup, ça m'inquiète un peu. Oui, il y a des moments où j'ai la flemme, parce que les idées ne viennent pas, parce que je n'arrive pas à

organiser le récit, je me dis que j'ai des choses à faire à côté, donc oui bien sûr il y a des contraintes. Par contre, c'est un métier qui est beaucoup plus libre que d'autres. D'une certaine manière je fais ce que je veux avec mon crayon, je n'ai pas de patron, moi je propose des textes à une maison d'édition, elle les accepte ou elle les refuse, ça c'est une grande chance en fait, tu fais ce que tu veux ; il n'y a personne qui m'appelle le matin pour me dire :

– T'es en retard, tu n'as pas écrit trente lignes aujourd'hui, c'est pas bien. Mes contraintes, je me les fixe et ça je vous le souhaite – car vous allez avoir des contraintes toute votre vie –, mais par contre faire un métier que vous choisissiez, vous ne verrez plus que vous vous levez tôt. Donc, oui, j'ai des contraintes, mais au moins ce sont des contraintes que j'ai choisies.

N.C. : Êtes-vous connue ?

M.G. : Marrant ta question : vous n'avez pas vu tous les gens qui m'attendent en bas, pour des autographes et tout ? Alors connu, pour vous, c'est à partir de quand ? Qui est connu là pour vous aujourd'hui ? En France qui est connu, à partir de quand on est connu ? Citez-moi quelqu'un de connu : grand sportif, homme politique, artiste.

Un élève : Des Youtubeurs

M.G. : Oui, il y a des Youtubeurs.

Un élève : Des gens morts.

M.G. : Oui, il y a des gens morts qui sont connus, parce qu'ils ont fait des grandes choses et qu'ils sont restés. Alors, je suis connue, ça m'est arrivée, qu'on m'arrête une fois dans la rue, parce que c'était quelqu'un qui avait vu une photo de moi dans une librairie. Alors, le problème c'est que lorsqu'on écrit, il y a un nom sur une couverture, et souvent il n'y a pas d'image, en tout cas sur mes livres il n'y a pas d'image, donc, non on ne m'arrête pas dans la rue pour faire signer des autographes.

Par contre, je vous ai apporté cela car je suis très fière : j'ai eu des affiches pour le livre C'est moi, il a fallu prendre des photos, c'était horrible, donc j'ai eu ce genre de trucs (*Marion sort des affiches où elle apparaît avec un extrait de ses livres*) : vous voyez j'ai l'air extrêmement sérieux, absorbé avec ma cigarette, cela fait très artiste, c'était horrible, c'est dans un bout de mon jardin. J'ai vu ça dans des librairies à Nantes ou à Paris, dans des grandes villes, donc je trouvais ça hyper classe ; ça n'intéresse personne pourtant... Il y a eu aussi une affiche pour Changer d'air, que j'ai vue dans des librairies, dans des établissements scolaires... Sinon, les écrivains sont connus aussi parce qu'on a la chance d'avoir des articles dans le journal, donc j'ai eu un tas de journaux où il y a des articles – Libération, Ouest-France, L'Humanité, dans des revues littéraires –, donc, non, je ne suis pas connue dans le sens où c'est très rare que l'on m'arrête dans la rue, mais l'air de rien, des articles comme ça, j'étais très fière ; je ne sais pas si vous aimeriez être dans le

journal, mais je trouvais cela très rigolo ; mais je ne suis pas connue comme Mozart. Je pense que pour être connu, il faut faire de très grandes choses, il faut les faire sur une longue durée et puis il y a des choses qui nous échappent – la publicité. Dans l'écriture et dans ma maison d'édition, il n'y a pas beaucoup de publicité, donc je ne suis pas encore passée à la télévision.

N.C. : Combien de temps mettez-vous pour écrire un livre ?

M.G. : Ça dépend. À votre avis, ça marche comment ? Vous imaginez quoi, ça m'intéresserait de savoir ? En temps, vous imaginez quoi ?

Un élève : Au moins trois jours.

M.G. : Au moins trois jours ? Au moins trois jours, carrément ! Si tu écris en trois jours, alors chapeau ! On peut écrire beaucoup en trois jours, ça m'est arrivé, de ne faire que cela, toute la journée et de me dire : Ça fait trois jours que j'écris – parfois il y avait cinq pages, parfois il y avait trois lignes et parfois il y a dix pages – , et puis le quatrième jour tu jettes tout parce que tu n'es pas contente. C'est compliquée comme question parce que ça n'est pas comme un travail : tu ne commences pas à 9h et finis à 17h, il y a des jours où tu n'écris pas, certains où tu écris beaucoup, il y a des mois où on n'écrit pas, même si ça ne nous empêche pas de réfléchir, il y a des moments où je prends des notes, dans des carnets ou autres. Moi je dirais – en plus j'écris plutôt des petits livres – entre l'idée de départ et le moment où c'est fini, moi je pense qu'il faut plutôt au moins un an. C'est très long, parce qu'on ne fait pas ça sur commande.

Julian R. L. : Comment vous est venue l'idée du roman Changer d'air ?

M.G. : Vous vous souvenez du début avec la femme qui tombe dans le port ? J'ai publié deux livres et à chaque fois c'est un peu la même manière, il se passe à peu près la même chose. Concrètement, je n'ai jamais vu une femme tomber dans un port, je n'ai jamais vu personne se casser la figure comme ça... Il y a de l'imagination et il y a des choses réelles. Par exemple j'ai la chance d'habiter près d'un port et donc c'est mon quotidien, les bateaux... Dans le livre, au début le personnage est dans un petit café, c'est un petit café que je connais très bien. Je m'appuie donc parfois sur le réel. Par exemple, vous ne vous en rendez peut-être pas compte, mais il se passe plein de trucs, quand je vous regarde, même dans l'endroit où on est, il y a des couleurs, des sensations et puis il y a des regards, des choses que vous dites, il y a des tas de trucs et je me dis que si ça trouve un jour, ça finira dans un livre. Je n'en sais rien, mais peut-être. Donc en fait pour Changer d'air, je pense que j'ai compilé ce que je connaissais de ma vie familière et puis j'ai imaginé en me disant : Tiens, que pourrait-il se passer dans ce port, donc pourquoi pas quelqu'un qui tombe, on va regarder ce que ça donne ; tu commences à écrire et puis tu vois ensuite si quelque chose se fait ou pas.

J. R. L. : Pourquoi avez-vous choisi ce métier d'écrivain ?

M.G. : C'est super dur Julian comme question, je sais, si je vous demande : Pourquoi êtes-vous dans ce collège, je suis sûre que vous avez des raisons, pourquoi ? Je n'en sais rien. Je pense qu'il y avait des choses – je ne sais pas comment vous êtes vous avec le monde en général – je trouvais que le monde était à la fois super riche, tous les jours on vit des choses, dans vos journées il y a des choses que vous aimez, d'autres pas, vous rencontrez des gens, des gens que vous n'aimez pas, il y a des émotions ; dans le réel, il y a plein de trucs à vivre et en même temps, moi je sentais que cela ne me suffisait pas, que j'avais besoin de décrire ; j'ai retrouvé d'ailleurs un petit carnet avec un dinosaure rose, un de mes journaux intimes que je faisais à neuf-dix ans : « Cher journal, je vais écrire toute ma vie » et en fait il n'y a que deux pages, j'en ai eu marre. Sur ces deux pages, je raconte la vie de ma tortue Fifi, qu'on est allés au cinéma avec mon frère, tout le monde s'en fout. Aujourd'hui, en retrouvant ce carnet, ça me fait un souvenir. Dans le métier d'écrivain, il y a le fait d'écrire, je sais que souvent à votre âge vous n'aimez pas tous écrire, il y a quand même une envie de garder quelque chose qui restera.

J. R. L. : Combien de livres avez-vous écrits ?

M.G. : Deux, Changer d'air et C'est moi, les deux qui ont été publiés. Après, je vous avoue, écrivain est aussi un métier où il faut se prendre « des tôles », comme quand on fait du sport, parfois certains sont moins performants : parfois j'ai perdu le match, j'ai envoyé un texte à une éditrice, – je n'y croyais pas trop moi-même – et elle m'a dit :
– Le texte n'est pas fini, pas abouti, je ne peux pas le publier ; donc en fait, j'ai peut-être écrit plus de livres que ça, mais je n'en ai publié que deux. Après dans mon ordinateur, j'ai plein de bouts de textes, de trucs en cours, peut-être qu'un jour ils deviendront des romans, mais je ne sais pas encore.

J. R. L. : Le livre Changer d'air est-il en rapport avec Port-Louis ?

MG : Oui. Vous connaissez Port-Louis ? C'est à la mer, oui cela a un rapport avec Port-Louis car j'adore Port-Louis, je l'ai découvert il y a une quinzaine d'années. J'habitais entre Nantes et Port-Louis, maintenant je ne vais vivre qu'à Port-Louis. Oui ça a un rapport, car la femme qui tombe dans le port, vous le verrez en venant à Port-Louis, le petit café existe, j'imagine très bien cette femme tomber dans le port. Port-Louis est un endroit qui me donne beaucoup d'air pour réfléchir et pour écrire.

M. L. B. : Combien y a-t-il de pages dans vos romans ?

M.G. : Vous allez me le dire.

(Marion tend ses deux livres à des élèves)

Les deux élèves : C'est moi 110 pages et Changer d'air 172 pages

M.G. : Ça vous paraît peut-être beaucoup, mais ce sont de petits livres pour un roman. J'ai été « dégoûtée » car j'ai rencontré quelqu'un qui travaille pour un Prix littéraire assez connu en France, qui s'appelle le « **Prix de la page 111** » : vous envoyez la page 111 de votre livre et un jury décerne le prix. J'ai rencontré un type qui s'en occupe, or je n'ai que 110 pages dans mon roman. Il voulait me donner le prix, mais je n'ai pas de page 111.

M. L. B. : Est-ce indiscret de vous demander si vous vivez de votre métier ?

M. G. : Ça n'est pas du tout indiscret. Parlons « fric », car c'est important : je n'en vis pas, si vous voulez dire « payer un loyer, manger... ». Idéalement de combien avons-nous besoin pour vivre ? *(après une réponse d'élève)* 2000€ par mois c'est déjà beaucoup, donc je n'en vis pas.

Un livre coûte 12€ ou 14€, pour les deux miens : combien pensez-vous que j'en ai vendus ? J'en ai vendu à peu près 2000, ce qui n'est rien, donc 4000 en tout. Sur 14€, déjà ma maison d'édition touche de l'argent, le libraire touche de l'argent, l'imprimeur... L'auteur est en fait celui qui touche presque le moins. A votre avis ? Sur 14€, je touche 1,40€, donc 10 %. En gros j'ai reçu 2500€ par livre, donc un mois de salaire *(plus ou moins, pour ceux qui ont répondu qu'on peut vivre avec 2000€ ou 4000€)*.

On commence à gagner par exemple quand on gagne le Prix Goncourt : on ne touche qu'un chèque symbolique de 10€, mais ensuite on peut vendre jusqu'à 400 000 livres. Avec 400 000 livres, tu t'achètes une maison. Mon éditrice pensait qu'on en aurait vendu que 500, donc c'est mieux que prévu. Mais, non, je ne gagne pas ma vie avec ça.

M. L. B. : Êtes-vous contente de faire ce métier ?

M.G. : Oui, si j'en vivais, je ne ferais que ça. Par contre, je ne suis pas contente parce qu'on ne gagne pas sa vie. Je suis très contente d'écrire et tout ce qu'il y a à côté, parce que les écrivains parlent à des jeunes gens comme vous, rencontrent des lecteurs dans des librairies, on est invités... Moi je suis très contente, car à la fois c'est une activité où on est tout seul et ensuite on rencontre du monde ; c'est très enrichissant. Ce que je voudrais c'est gagner un salaire avec ça. Il y a de la contrainte, mais si tu n'as pas envie d'écrire, cela ne marchera pas longtemps.

M. L. B. : À quel âge avez-vous commencé ?

M.G. : Assez tôt j'écrivais (journaux intimes...), mais le vrai travail d'écrivain j'ai commencé très tard, je parle de faire une vraie histoire un peu plus construite. Pour tout vous dire j'ai commencé à une période où j'avais arrêté les études, j'en ai eu marre. Je suis restée chez moi et il fallait bien que je fasse quelque chose, d'autant que je vivais avec quelqu'un qui allait travailler tous les jours, et s'inquiétait : j'avais 25 ans.

M.L.B. : Comment trouvez-vous l'inspiration ?

M.G. : Ça, ça recoupe la question de Julian. Je ne sais pas, s'il y a des gens qui écrivent et qui veulent dire comment ils font, je pense qu'il y a plein de manières de faire, mais je pense que c'est toujours un mélange entre ce que vous vivez au quotidien et l'imaginaire. Des choses très simples peuvent donner lieu à des romans – chez Minuit, il y a un roman qui s'appelle Volley ball d'un auteur que j'aime beaucoup (*Christian Oster*), où il est question d'une partie de volley et il se passe plein de « trucs ». Moi, je n'écris pas de la science-fiction, donc j'ai besoin de partir de choses réelles.

M. L. B. : Êtes-vous allée dans d'autres pays ?

M.G. : Souvent les écrivains voyagent. Vous aimez voyager ? Vous allez loin ?

Alicia D. S. : Espagne

Léa G. : le Finistère

Autres élèves : Maroc, Maldives (*Maxence L. B.*), Italie...

M. G. : Vous aimez ça ? Moi j'ai la « trouille » de voyager, sortir du confort, des choses connues. Même pour venir vous voir, quand je prends ma voiture, je ne suis pas dans mon environnement. J'ai un peu voyagé car mon père habitait au Maroc, c'est un très beau pays, avec la classe, je suis allée en Espagne, Angleterre. Mais au lycée, j'ai menti pour ne pas aller aux Etats-Unis. L'avion me fait très peur. Vous pouvez voyager, à trois kilomètres et avoir l'impression d'être en vacances ; il ne faut pas beaucoup – 5 minutes de bateau... J'ai commencé le surf, sur une plage que je connais très bien et j'ai l'impression de voyager, d'être ailleurs.

M.L.B : Aimez-vous ce livre Changer d'air ?

M.G. : C'est horrible comme question. Pour les gens qui écrivent, qui font de la musique... c'est très compliqué d'avoir un avis. Parfois on est fier, content. Quand je vais dans une librairie et que je vois qu'il y a un livre de moi, je suis fière ; mais ce livre, j'ai dû le lire trente fois ! Pour préparer des rencontres, pour travailler avec l'éditrice, donc ce livre, je ne le supporte plus ; je ne peux plus « le voir en peinture », je le connais trop et si je devais le réécrire, il y a des choses que j'enlèverais. A la limite je préfère C'est moi, car c'est un peu comme un livre policier.

Lenzo D. : Est-ce dur d'être écrivaine ?

M.G. : Je vais faire court car cela recoupe une question qui a déjà été posée. Qu'est-ce qui est dur à votre avis ? Trouver le titre, oui c'est super dur. L'éditrice me les a trouvés. Oui, trouver l'inspiration est difficile parfois. La semaine dernière, j'ai été épatée qu'en une demi heure vous ayez fait tous un

petit texte. Parfois c'est dur et comme dans d'autres métiers, tu es découragée.

L. D. : Quel genre de livres écrivez-vous ?

M.G. : Dans le 2^e livre il y a quelque chose d'un petit peu plus policier. J'aime les choses quotidiennes, les objets, il y a plein de choses que je trouve intéressantes. Je n'aime pas trop quand il y a trop de sentiments, même s'il y a de l'amour, de la colère dans mes livres, mais je n'aime pas quand cela « dégouline de sentiments »...

Eva B. : Etait-ce un rêve de petite fille d'être écrivaine ?

M.G. : C'est une très jolie question aussi. Oui et non, car je ne sais pas ; j'espère que vous rêvez à des trucs. Vous avez des idoles, vous rêvez peut-être d'être grands sportifs, président ? Vous avez des trucs comme ça dans le fond ? Vous rêvez ? J'ai rencontré des gens qui ne partent de rien et qui arrivent à devenir célèbres. Moi j'avais envie de faire de belles choses. Quand j'étais petite je me disais que c'était très beau et désirable le métier d'écrivain.

Eva G. : Dans quelle maison d'édition travaillez-vous ?

M.G. : Vous connaissez des maisons d'édition ? C'est un peu comme une famille, c'est l'endroit où on discute des textes, où on les établit, il y a parfois des ateliers de fabrication. Ma maison s'appelle « **Les éditions de Minuit** », ça ne vous dit pas grand-chose. Pour moi, c'était un grand rêve, pendant mes études je lisais beaucoup de choses des écrivains des Editions de Minuit et me dire que j'en fais partie est assez dingue pour moi. C'est une maison qui a été créée pendant l'Occupation en 1941. Ils font des romans, des essais.

E. G. : Quelle est votre relation avec votre éditeur ?

M. G. : L'éditeur vient de changer. Avant c'était une femme, **Irène Lindon**, qui vient de vendre à quelqu'un d'autre. Elle détestait par exemple qu'on utilise le mot « petit », il y a des mots qu'on n'aime pas. Elle m'engueulait pour que je change l'adjectif. Pour Changer d'air, on a eu un grand débat entre « slip » ou « caleçon », car le personnage porte des slips. On a eu des discussions, on a eu des rapports très proches, on s'appelait très souvent, elle m'accompagnait quand je devais rencontrer des gens en librairie, elle était souvent avec moi.

L.G. : Avez-vous un agent ?

M. G. : C'est quoi pour vous un agent ? Non pas un garde du corps, je ne vois pas assez de monde. Une personne qui gère votre planning : je n'en ai pas, mais dans la maison, il n'y en a pas, mais j'ai eu la chance d'avoir quelqu'un qui réservait mes billets de train et mes chambres d'hôtel.

E.G. : Pourquoi faites-vous ce métier ?

M. G. : On a déjà eu la question du métier. En tout cas, vous aurez à choisir un métier, j'espère que vous aurez plein de choix. On ne sait pas toujours pourquoi on fait telle chose, mais demandez-vous pourquoi vous aurez envie d'aller dans tel secteur ? Posez-vous les bonnes questions : avez-vous envie ou est-ce que ce sont vos parents qui le souhaitent par exemple ?

Naomie A. : Quel parcours avez-vous eu ?

M.G. : Certains savent ce qu'ils vont faire après ?

Emilien T. : CAP vente

Eva B. : En pâtisserie

M.G. : Moi j'ai fait des études sans me poser de questions : collège, lycée, section littéraire, classe préparatoire, Université, cinq ans d'études en lettres et philosophie. Et bizarrement plein de gens de mon âge s'interrogent aujourd'hui pour changer de voie. Moi j'aimerais bien faire un CAP en menuiserie.

A mon époque on ne nous présentait pas grand-chose à part les cursus classiques. Je trouve ça très bien que vous ayez déjà des idées assez arrêtées sur ce que vous voulez faire. À mon âge, c'est un peu plus compliqué de commencer une formation, donc je trouve ça super que vous y réfléchissiez déjà. Moi en tout cas, j'ai un parcours littéraire, un peu « normal » comme vous dites.

N.A. : Quelles études avez-vous faites ?

M. G. : Comme je vous l'ai dit, des études de lettres et de philosophie, donc j'ai passé un peu ma vie assise, je sais que vous n'aimez pas trop ça, mais j'ai suivi des cours théoriques, il fallait que je prenne des notes toute la journée, mes études c'était ça, pas du concret du tout.

N. A. : Quel Bac avez-vous passé ?

M. G. : Littéraire, j'ai fait du latin, qui m'a beaucoup servi.

N. A. : Depuis combien de temps êtes-vous écrivaine ?

M.G. : Là pareil, j'ai déjà répondu. Cela fait une dizaine d'années, j'ai commencé à 25 ans.

N. A. : Depuis combien de temps habitez-vous à Port-Louis ?

M. G. : Pourquoi vous me demandez ça ? Il y a en tout cas plein de choses que je ne connais pas à Port-Louis. Je suis née à Paris, mes parents se sont séparés, j'avais six ans, après je suis venue avec ma mère à Nantes, j'y ai passé mes études ensuite. Et cela fait une quinzaine d'années que je connais Port-Louis. Maintenant, je n'ai plus envie d'être à Nantes, j'ai envie d'y vivre et d'y mourir. J'adore la mer plutôt que la campagne et à Port-Louis, je commence à connaître un peu tout le monde, j'ai des amis, c'est petit, mais en même temps, tu respire quand même. Maintenant quand je vais en ville j'aime moins, je trouve que c'est un bel endroit.
Je trouve Josselin super beau également...

**Interview réalisée le vendredi 6 mai 2022
au CDI du Collège Max Jacob,
par les élèves de 6^e et 5^e SEGPA
et retranscrite par Mme Cadoret, le 7 juin 2022**

PORT-LOUIS



Une aventure
à Port-Louis... avec l'aide de Marion Guillot, autrice

Vendredi 10 juin 2022

Introduction

Vous allez faire une promenade divertissante et pleine d'inspiration littéraire et poétique devant les lieux emblématiques de Port-Louis.

Le parcours, qui est de plusieurs kilomètres, commence au Stade et finit à la Grande Plage, en passant par les lieux suivants :

- Office du tourisme
- Place... mystère
- Aire de camping-car de la Côte Rouge
- Quartier Locmalo : Place du Lavoir
- Salle des Fêtes « La Criée »
- Embarcadère de Locmalo
- Quartier Lohic : passage du Papégault
- La Petite Poudrière
- La Tourelle Saint-François
- « Le Parc à Boulets »
- Lavoir des Récollets
- Fontaine des Récollets
- La Grande Poudrière
- Le Jardin de la Muse
- Médiathèque
- Place du Marché
- Café Librairie « La Dame blanche »
- Eglise Notre-Dame
- Fontaine Notre Dame
- Mairie
- Rue Mercière
- Café « Le Terminus »
- Boulevard Paubert
- Boulevard de la Compagnie des Indes
- Port de la Pointe
- Quartier le Pâtis : Mini-golf
- La Fontaine des Marolles
- Citadelle / Musée de la Marine / Musée de la Compagnie des Indes
- Grande Plage

Pendant la promenade, vous devrez accomplir une série de tâches et d'activités qui exigent toute gamme d'aptitudes afin de déterminer l'équipe qui aura le plus grand nombre de points pour gagner le défi « Port-Louis, ville merveilleuse de Marion ». Ces tâches et ces activités comprennent :

- une enquête pour retrouver Marion
- une chasse au trésor avec des indices à trouver
- un défi photo en équipe sur un thème
- un jeu « je vois »
- un quiz au sujet des Musée de la Marine et la Compagnie des Indes

Un concours d'équipe

- Vous allez être divisés en deux équipes, avec un adulte dans chaque équipe (quand vous aurez trouvé Marion)
- Vous pouvez choisir un nom à votre équipe
- Personne n'est autorisé à se séparer de son équipe.
- Il ne faut jamais courir !
- Des points seront retirés à chaque fois que les règles ne sont pas respectées !

Activité 2 : Jeu de piste

Départ du Stade

1 – Rendez-vous à l'Office du tourisme (1, avenue Marcel Charrier)

Questions à poser à une personne de l'Office :

- **Qu'était ce bâtiment avant d'être un Office de tourisme ?**
- **Quel nom portait la cité de Port-Louis à l'origine ?**
- **Pourquoi s'appelle-t-elle désormais Port-Louis ?**
-
- **Connaissez-vous les coordonnées du correspondant local du journal Ouest-France ?**

Activité 3 : Réalisez la plus belle photo de votre groupe avec la mer en arrière-plan.

Tout au long du parcours, vous devrez réfléchir à la meilleure photo à prendre, quand vous verrez la mer.

Activité 1 : Enquête pour trouver Marion

2 – Les élèves doivent trouver la Place sur laquelle se trouve Marion.

Enigme :

- **Trouvez la Place sur laquelle Marion nous attend : La Place est le contraire de « ne reculez pas », au participe passé et au féminin, car c'est un nom commun.**

Réponse :

- **Quand vous avez trouvé le nom, demandez l'itinéraire à une personne ou regardez les panneaux.**

Enigme : Marion fait une petite « pause de marin ».

- **Devinez où elle se trouve une fois arrivés sur la Place.**

Activité 2 : Jeu de piste (suite)

3 – Direction l’Aire de camping-car de la Côte Rouge en passant par une cabane à livres.

Questions :

- Combien d’aires de stationnement y a-t-il à Port-Louis ?
- Dans quel quartier sommes-nous ?
- Trouvez l’Allée piétonne portant ce nom et allez-y.

4 – Direction le Port de Locmalo : en passant par le restaurant « Le Bistroy »

ARRÊT PHOTO : Arrêtez-vous sur la Place du Lavoir pour le décrire : description / ressenti.

Questions :

- Qui habitait au Port de Locmalo il y a très longtemps ?
- Que pêchaient-ils ?
- Qu’est-ce qui a été inauguré en 1889 ?

ARRÊT PHOTO : la salle des Fêtes sur le Port « La Criée » : cherchez une énigme et y répondez.

- Se rendre à l’embarcadère : pour écrire vos impressions sur le Port de Locmalo

Réponse à l’énigme

Question :

- Vers quelle ville mènent les bateaux depuis l’embarcadère de Locmalo ?
- En quelle année a-t-il été inauguré ?

5 – Direction le quartier Lohic

Franchissez le passage du Papégault. Escaladez les marches jusqu’à la table d’orientation et découvrez le port de Gâvres.

Question : Qu’était le Papégault ?

- Pourquoi ce nom ?
- En quelle année ont été construits les remparts autour de la ville ?

ARRÊT PHOTO : La Petite Poudrière: description / ressenti.

+ Cherchez le prochain monument à trouver

Comment s’appelle-t-il ?

« Le Parc à Boulets » : empruntez l’ouverture vers la mer et découvrez l’île aux souris, la petite mer de Gâvres et poursuivez par le chemin

Question : à quoi servait le Parc à Boulets ?

Enigme dans la cabane à livres

6 – ARRÊT PHOTO Lavoir des Récollets

Question : à quoi servait-il au 17^e siècle ?

Passez devant la Fontaine des Récollets :

Passez devant la Grande Poudrière :

Le Jardin de la Muse : Pause repas

7 – Trouvez la Médiathèque :

Place du Marché :

Grande Rue : **ARRÊT PHOTO** : Café Librairie « La Dame blanche » : **description / ressenti.**

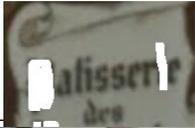
Demi-tour vers :

Eglise Notre-Dame – Fontaine Notre Dame :

Activité 4 : : Un jeu de « Je vois »

Cette activité a lieu sur la place de la Mairie.

Cet exercice est un exercice d'observation pour voir quelle équipe est la plus rapide à apercevoir les 5 titres, panneaux ou écriteaux que l'on peut voir de cet espace. Vous aurez seulement les initiales des mots que vous cherchez et vous n'aurez la suite qu'une fois avoir découvert le mot donné.

Numéro	Question	Réponse
1		<p>..... d..... </p>
2		<p>..... </p>
3		<p>..... des </p>
4		<p>H..... </p>
5		<p>..... </p>

Activité 2 : Jeu de piste (suite)

Trouvez le Café « **Le Terminus** » ayant inspiré Changer d'air

Boulevard Paubert :

Boulevard de la Compagnie des Indes = vue panoramique

Port de la Pointe :

Question :

- **Vers quelle destination vont les bateaux depuis l'embarcadère ?**

Enigme : cherchez la maison de type espagnol avec son toit de tuiles rondes

Adresse :

8 – Quartier Le Patis – Marolles

Mini-golf :

ARRÊT PHOTO : **La Fontaine des Marolles** : description / ressenti.

Activité 5 : un quiz au sujet des Musée de la Marine et la Compagnie des Indes

9 – Vers la Citadelle :

Vous allez pouvoir découvrir la Citadelle et les Musées National de la Marine et de la Compagnie des Indes : remplissez les questionnaires reçus, toujours par groupes.

Activité 6 : Jeu de piste : fin... vers le trésor !

Grande Plage :

Question :

Qu'est-ce que le « daguerréotype » ?

- un procédé littéraire
- un procédé photographique
- un procédé cinématographique

Qui en fut son inventeur ?

Quand vous aurez répondu correctement à la question, demandez la clef à Marion et ouvrez sa cabine pour découvrir le TRESOR.

Pause finale sur la plage

Carnet de route

Port-Louis :

La cité s'est développée à partir du village de pêcheurs bretons dénommé Blavet, dont la Chapelle Saint-Pierre était le centre.

Elle prit le nom de Port-Louis en l'honneur du Roi Louis XIII qui voulut en faire une ville fortifiée de murailles pour protéger le royaume des ennemis.

La Citadelle date de l'occupation espagnole au temps d'Henri IV.

Vous pouvez y découvrir aujourd'hui le Musée de la Compagnie des Indes, dont le siège était Port-Louis sous Louis XIV.

On y trouve aussi les Musées de la Marine et du Sauvetage.

La pêche à la sardine, puis au thon, la construction des usines de conserves, ont permis à la ville de se développer.

Aujourd'hui, les usines ont disparu et Port-Louis, ville historique se fait connaître pour ses monuments, ses vieilles maisons et son port de plaisance.

Découvrez ce qui se cache sous les mystérieux noms de la Muse, des Récollets, du Papegaut ou encore de Marolles...



Église Notre-Dame de l'assomption :

L'édifice en forme de croix fut achevé en 1665. Le clocher en pierre a été ajouté en 1851. L'église a brûlé en 1918 et été reconstruite en 1921-1922. Les bombardements de 1943 l'ont endommagée, mais elle a été réparée en septembre 1945. La girouette représente une goélette appelée « Notre-Dame de l'Assomption ».



La fontaine des Récollets :

pittoresque monument de granit datant du XVIIe, elle possède une réserve d'eau et alimente l'ancien abreuvoir devenu Lavoir des Récollets ou des « Pouлло » (trous).



Port de La Pointe :

la grande époque est celle de la Compagnie des Indes. En 1664, sous l'impulsion de Colbert cette compagnie devient la Compagnie des Indes orientales. en 1670, le port garde son importance malgré l'installation des chantiers de construction de navires à l'Orient.

Puis au XIXe, c'est l'essor de la pêche à la sardine. Après 1902 le port devient un port de thonier.



Le jardin public de La Muse :

planté d'un chêne en 1945 pour fêter la libération, puis d'un autre en 1989 pour fêter le bicentenaire de la révolution. La petite statue en fonte servait à éclairer le jardin en 1882.



Tour Saint-François :

demi-tour creuse surmontée d'un poste de guetteur au XIXe.



Port de Locmalo :

dans le cadre de l'expansion de la pêche à la sardine et des conserveries entre 1847 et 1848, aménagement du Port de Locmalo, 1876 prolongation du môle et inauguration de la criée en 1889.

Les Pâtis :

l'esplanade, appelée "Champ de bataille" sous Louis XVI et "Champ de Mars" pendant la révolution, fut aplaniée en 1781.

C'était le lieu de toutes les grandes cérémonies.



Le Papegaut :

les remparts autour de la ville ont été construits de 1649 à 1653. Ce bastion a pris le nom de « papegaut » sous Louis XIV, lorsque la confrérie des Chevaliers de l'arque-buse, fondée en 1575 par Henri II, a quitté le « vieil papegay » pour faire ses exercices de tir sur ce nouveau bastion.



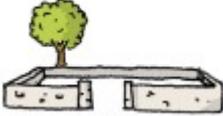
La Citadelle :

de 1590 à 1598, les Espagnols construisent la Citadelle à la pointe de la presqu'île. En 1618, Louis XIII décide de remettre la Citadelle en état, de construire une ville fortifiée avec un port aménagé et de lui donner le nom de Port-Louis.



La Grande Poudrière :

bâtie en 1750-1752. L'écusson du pignon sud qui portait les armes de la famille la Meilleraye duc de Mazarin a été martelé en 1790, Port-Louis servait de dépôt de munitions (poudres et artillerie), pour tous les forts de la côte

	alentour. De plus, les vaisseaux du roi et les corsaires qui désarmaient à Lorient, déchargeaient leurs poudres et artillerie en arrivant, et les reprenaient lors de leur réarmement.
	Le Parc à boulets : aménagé à l'époque de Louis-Philippe, il servait à stocker les boulets de canon.
	La Chapelle Saint-Pierre : reconstruite de 1859 à 1861 pour l'agrandir, c'est un bâtiment en pierre de taille, surmonté d'une statue de Saint Pierre, le patron des pêcheurs. À l'intérieur, des statues anciennes et un thonier dundee (bateau de pêche).
	Le lavoir des Récollets : au XVIIe, c'était un abreuvoir pour les chevaux, aménagé en « douët » (lavoir) de 1839 à 1851.
	La Fontaine de Marolles : située sur les Pâtis, elle alimente un petit lavoir. Construite en 1749 par Pierre Henri Quatresols de Marolles, ingénieur du roi.
Boulevard Paubert : découvrez le Port de la Pointe et la rade de Lorient. La base de sous-marins a été reconvertie. On peut apercevoir la Cité de la voile Eric Tabarly, dédiée à l'aventure moderne de l'homme et de la mercredi.	

C'est moi, c'est d'elle : Marion Guillot

Dès la lecture de l'exergue : « Fais-moi penser d'apporter une corde demain » (Beckett), on sait que quelque chose va se passer là tout de suite dans ce roman, et que ce ne sera pas banal. Les Éditions de Minuit, toujours aussi inventives, nous donnent à découvrir le talent diablement cocasse de Marion Guillot.

C'est Marie, ma libraire préférée (de chez Charlemagne, à Hyères, dans le Var), qui a attiré mon attention sur *C'est moi*, surprenant, drôlissime et très astucieux roman d'une auteure que je ne connaissais pas : Marion Guillot. Les oiseaux de mauvais augure annonçant depuis quelques lustres la mort du roman en tant que genre peuvent revoir leur sinistre prédiction ! Ici nous avons du neuf, du frais, du délicieusement cruel – tout pour être extrait de ce monde-ci et plongé dans ce monde-là, empruntant ce qu'il faut au réel pour le sublimer et le recréer sous la bannière fiction, dont on sait la réussite lorsqu'elle touche à l'universel.

« Charlin est mort hier. »

Le lecteur est informé que « dans le fond », Charles-Valentin, dit Charlin, « devait être quelqu'un de sympathique ». Tout de suite la puce nous est mise à l'oreille, d'autant que pour les obsèques de ce Charlin, il n'y aura « pas de messe ni d'encens, pas de prêtre en chasuble mauve ». On a beau nous expliquer que ça n'a « rien de très surprenant », justement nous en avons déjà l'eau à la bouche – mais que s'est-il donc passé ?

D'accord, ce copain de classe et meilleur ami de Tristan, compagnon de la narratrice, ne sait pas parler « de grand-chose à part de billards et de filles, au mieux de circuits électriques », et il a la fâcheuse habitude de « débarquer à l'improviste, de préférence à l'heure des repas et neuf fois sur dix les mains vides ». D'accord aussi, les « carcasses de bière », les « plaisanteries potaches » et autres discussions « prolongées parfois jusque tard dans la nuit », ça agace, et on se sent franchement solidaire de celle qui parle, car plus Charlin s'impose, plus Tristan « s'éloigne » d'elle. Et « forcément », ça la « crispe », d'autant qu'elle « accuse le coup de la quarantaine » (« partout, désormais », on l'appelle « Madame »). Alors qu'est-il donc arrivé pour que ce parasite (qui m'a fait penser à certains cloportes mille fois pilés en rêve !) soit retrouvé mort ? S'est-il bienheureusement fait renverser à un carrefour, alors qu'il s'était enfin déplanté du couple pour regagner son propre domicile ?

Non, non, vous n'y êtes pas du tout : on l'a retrouvé « seul chez lui (...) avec les yeux exorbités et surtout une corde autour de son cou ».

Le puzzle d'une vie qui se morcelle

Tristan est au chômage et cherche « vaguement du travail (...), s'étant vite découragé de recevoir ces lettres types mentionnant toute l'attention portée à sa candidature, mais surtout qu'il n'avait pas le bon profil ». Il sort « de moins en moins » et s'occupe à faire des puzzles. La narratrice essaie de partager avec lui cette occupation durant le week-end, mais l'on sent bien que le couple lui aussi se transforme en pièces éparses irrégulièrement découpées, de plus en plus difficiles à assembler – car quelle est l'image à constituer ? Au bout du compte, Charlin seul semble distraire Tristan, et « on aurait pu rester longtemps comme ça, à se fréquenter autant qu'à se fuir, à partager, sur fond d'ennui, tant de soirées et de fatigue, lui, son foutu copain, et moi ».

Le mauvais plan d'une « excellente surprise »

Dans une mise en scène absolument hilarante, que la narratrice nous restitue avec un style enlevé à la fois précis, charnu, et d'une ironie joyeusement cinglante, Tristan conçoit alors l'idée d'un cadeau « vraiment original » : d'un certain point de vue il ne manque pas son coup, puisqu'il sidère la narratrice, mais pas franchement – doux euphémisme – dans le registre d'effet escompté. Difficile pourtant de faire la moue, même si « son excellente surprise, il pouvait se la mettre où je pense ». Car ce cadeau incarne « l'amour que Tristan » lui porte, « son désir de ne pas [la] perdre de vue, qu'on se rapproche ou qu'on ne se laisse pas aller ».

Alors de quoi s'agit-il ?

« *Tu ne bouges plus et à trois, tu ouvres les yeux ; attention, un..., deux...* » Et à « *trois* » le lecteur découvre la surprise en même temps que l'héroïne, ce qui le rend à 100% complice de l'auteure (joli petit tour de force littéraire !). Dans un « immense cadre de bois neuf », « au milieu du salon plein ouest » et occupant « presque toute la surface du mur », trône, « démesurée et en gros plan », une photographie de la narratrice nue. Et bien sûr, l'indéboulonnable Charlin a participé, moyennant finances (alors que le couple a « d'autres priorités », Tristan étant sans emploi, « et pas de fric à jeter par les fenêtres »), à la réalisation de cette « surprise » – « *bon sang qu'est-ce que t'étais bien foutue* », commente-t-il grassement.

À partir ce moment-là, le roman devient diabolique. Marion Guillot nous entraîne méthodiquement dans la logique implacable de la narratrice, dont nous partageons les émotions et surtout le désir d'interrompre, de façon définitive, un trajet de vie qui a été décidé sans elle. Elle prend la main, ou les rênes – c'est le moins que l'on puisse dire, et à titre personnel je m'en suis bien réjoui. Il y a la scène mémorable de ce bain de mer « dans l'eau froide de fin avril », où cette fois elle s'exhibe nue « de son plein gré », fendant « la barrière des vagues que créaient le vent et la roche joints à l'inclinaison de la plage ». Le monde semble alors « doucement s'ouvrir ». La semaine suivante, elle achète deux mètres quatre-vingts de corde, après avoir « longuement hésité » entre la « blanche tressée en polypropylène, très maniable, recommandée pour le camping » et la « torsadée en chanvre, biodégradable, idéale pour l'arrimage ».

Pour quoi faire et selon quel dessein ?

Impossible de vous en révéler davantage – ce serait détruire toute la magie de ce livre qui se dévore justement d'une traite grâce au (ou à cause du) suspense qui y règne jusqu'à la dernière page. C'est un de ces romans que l'on reprend au début une fois l'issue révélée. Pour ma part, j'ai spécialement apprécié ce détail, *a posteriori* doublement savoureux, donné dans les premières pages, le jour de l'incinération de Charlin, ce « meilleur ami » de Tristan : « il faisait beau, c'était déjà ça. »

Martine Roffinella : Marion Guillot, racontez-nous comment vous est venue l'idée de cette intrigue irrésistiblement drôle, au service pourtant d'une tragédie contemporaine : celle du chômage et de ses répercussions pluridimensionnelles. Êtes-vous partie d'un « détail » autour duquel vous avez tissé l'histoire, ou bien aviez-vous dès le départ toute l'intrigue en tête ?



Marion Guillot. Photo : ©LoterieYves.

Marion Guillot : Vous me faites très plaisir non seulement en évoquant la drôlerie du récit mais aussi en employant (même – ou *a fortiori* – entre guillemets !) le mot de « détail » : pour pouvoir commencer à écrire, j'ai effectivement besoin d'un élément infime, à partir duquel réfléchir, combiner, construire. J'aime travailler à partir de l'élémentaire (à partir duquel, à mon sens, tout se joue), réfléchir à partir d'un point nodal ou d'un microcosme. Et tant que je n'ai pas ce point de départ très précis, net, irremplaçable, aucun dispositif ne peut se mettre en place. Parallèlement, j'ai besoin (même si c'est très effrayant !) que tout ne soit pas là dès le départ, d'avoir cette inflexion initiale, mais de ne pas clairement savoir ce qu'elle va offrir, de ne pas connaître non plus tout de suite les perspectives qu'elle va ouvrir ou fermer avec elle. J'ai besoin de vivre ce moment angoissant, excitant, où l'on se sent à la fois embarqué et où l'on prend conscience qu'il va falloir, pendant une durée impossible à déterminer *a priori*, naviguer totalement à vue !

Pour *C'est moi*, dans ou sur l'arrière-plan de ce couple à peine en dérive que j'avais – au moins vaguement, je crois – déjà à l'esprit, c'est moins une idée (par exemple, je n'ai pas songé explicitement à écrire un livre sur le chômage) qu'une image qui s'est imposée et qui a déclenché (comme un déclencheur d'appareil-photo) l'intrigue : cette grande photographie de la narratrice nue. Si, d'une certaine manière (fort différente, d'ailleurs !), et très partiellement, la scène au funérarium constituait, en lambeaux, une trame narrative déjà présente, rien n'aurait pu se faire sans cette photographie particulière, cet élément à la fois visuel, intime, matériel qui m'a fait signe, et auquel il me semblait décisif de donner sens.



Photo : ©LoterieYves.

M. R. : Votre narratrice incarne-t-elle pour vous une génération spécifique – si oui, laquelle ? En tant que femme, comment se positionne-t-elle dans l'espace-temps que vous avez choisi pour la faire vivre ?

M. Gu. : Peut-être incarne-t-elle en tout cas un âge (que, toutefois, je n'ai pas encore atteint, d'où des projections éventuellement fantasques ou fantasmagoriques !) où j'imagine l'on éprouve, peut-être plus qu'à d'autres moments de l'existence, des difficultés à se situer. Se situer dans le temps (celui de la vie, celui aussi, de l'époque à laquelle on appartient : dans le livre, il y a des détails techniques, mobiliers, quelques scènes de la vie de bureau, qui essaient de suggérer cette époque, ses lignes de fuite, ses insignifiances...), dans la durée (celle qu'on a parcourue et sur laquelle on ne peut revenir, celle qui s'étale encore devant, avec ses promesses, ses prospections et ses inquiétudes), dans l'espace urbain (avec les modifications qu'il implique, l'uniformisation des zones pavillonnaires, par exemple), dans l'espace, aussi, qu'on occupe, avec soi-même et avec les autres (ne serait-ce que parce que c'est parfois difficile d'occuper un espace – même si c'est un espace ouvert comme la rue, par exemple – à plusieurs...).

La narratrice, du reste, est anonyme, essentiellement désignée par des appellations sociales (vous le rappeliez : partout – ou presque... –, désormais, on l'appelle « Madame »). Au début du roman, en tout cas, en tant que femme (là encore, au risque de vous décevoir, je ne crois pas avoir envisagé dans ce livre une réflexion aboutie sur la féminité) mais aussi, pour commencer, en tant que personne, elle n'est renvoyée à elle-même que par le regard qu'on porte sur elle et les univers (matériel et intérieur) dans lesquels elle évolue. De ce point de vue, elle me semble d'autant plus susceptible de refléter cette période équivoque, complexe, sereine et inquiétante à la fois, de la quarantaine où il s'agit peut-être non plus de se découvrir ou d'apprendre à se connaître, mais plutôt de trouver une manière de s'identifier ou se désigner (à laquelle le titre peut faire écho), de se prolonger dans le monde et persévérer dans l'être, avec, contre ou sans les autres.

M. R. : La découverte de la photo d'elle-même, nue, accrochée dans le salon du couple et lui faisant face, constitue visiblement un choc pour la narratrice, qui va bien plus loin qu'une simple gêne ou un agacement. On a l'impression d'un séisme : pourriez-vous nous en dire plus sur ce point ?

M. Gu. : Votre question me semble indissociable de la seconde, et je vous remercie des recouplements ou développements que vous m'invitez donc à faire. Effectivement, l'intrusion de ce portrait dans l'appartement de la narratrice implique que, brusquement et contre sa volonté, la narratrice se trouve dans l'incapacité de déterminer si elle est la source ou l'objet des regards, si elle est focale ou point de fuite, si son compagnon la regarde ou regarde une image d'elle, si son appartement lui permet de regarder sereinement le monde extérieur ou si, au contraire, il projette sur elle tous les regards de l'extérieur. De fait, elle se trouve simultanément – et c'est cette démultiplication des regards qui m'intéressait – décentrée et renvoyée de plein fouet à elle-même, forcément aux prises avec la difficulté de déterminer sa place.

L'expérience qu'elle fait de cette image, en ce sens, me paraît tout à fait différente de celle qu'on peut faire de soi-même dans un miroir. D'ailleurs, « dans le miroir », la narratrice entretient, dit-elle, un rapport presque clinique ou neutre à elle-même, en tout cas un rapport plus léger. Face à une photographie, en revanche, et cette photographie singulière tant dans sa nature, son cadre que dans ses proportions ou son contexte, il me semble qu'elle se confronte soudainement à un quadruple malaise : le malaise de la rencontre violente d'une image disproportionnée (là où celle du miroir est en taille réelle et reste, à moins qu'on soit parfaitement imbu de sa personne, dans des proportions raisonnables) ; d'une image inquiétante car fixe, là où celle du miroir est vivante et mobile ; d'une image potentiellement reproductible, alors que celle du miroir est toujours unique ; enfin, d'une image exposée, donc éventuellement publique, visible de tous, quand celle qu'on a de soi dans le miroir reste limitée à l'espace de la salle de bains, par exemple, et renvoie plutôt à l'intimité. Bref, autant vous dire que je suis parfaitement d'accord avec votre idée de « séisme » !

LA CHANSON DE LA FOLLE AU BORD DE LA MER .

The image shows a musical score for a piano piece. It is divided into two sections. The first section is titled 'Lentement.' and features a 6/8 time signature. The right hand has a melodic line with a dynamic marking of *p* (piano). The left hand plays a steady accompaniment of chords. A 'Ped.' (pedal) marking is present, with the instruction 'soutenu.' (sustained). The second section is titled 'Tristement' and features a 6/8 time signature. The right hand has a more complex, flowing melodic line with a dynamic marking of *legato*. The left hand continues with a steady accompaniment. A 'Pedale sempre.' (pedal always) marking is present.

©LoterieYves.

M. R. : Le personnage de Charlin paraît immédiatement familier au lecteur. Comment l’avez-vous conçu ? Avez-vous hésité entre plusieurs types de parasites ? Ou bien est-il une sorte de condensé de tout ce qui a le don de nous exaspérer (même si nous sommes tous le « Charlin » de quelqu’un...) ?

M. Gu. : Je l’envisage plutôt comme un « condensé ». Ne serait-ce que pour des raisons liées à une manière personnelle de travailler : de fait, j’essaie, autant que possible, de m’écarter des situations ou des personnes qui pourraient m’être familières (si cela peut, en même temps, créer l’effet inverse sur le lecteur, c’est formidable!), ou, en tout cas, que ces situations ou ces personnes soit combinées, diluées, amalgamées ou reconstruites dans le travail. Cela implique donc que si j’ai sans doute, comme tout le monde (!), des « Charlin » à disposition, celui du roman n’en désigne aucun en particulier, ou alors les rassemble tous (!).

Plus largement, je crois que, finalement, Charlin, qui pourtant ne brille pas par sa complexité ou sa finesse (!), a été le personnage le plus difficile à construire, à manier et apprivoiser, et qui reste à mes yeux, encore aujourd’hui, le plus glissant. En l’imaginant, certaines tournures du film noir me sont revenues, ce qui a dû m’aider à composer son profil de souteneur ou presque, à suggérer sa gouaille, ses manières de se tenir, de parler... L’idée, en tout cas, oui, très certainement, était de proposer comme un écho à la photographie, voire un double vivant de celle-ci, une figure de tiers envahissante, presque corrosive, un élément non seulement perturbateur mais « parasite » (vous m’arrachez le mot de la bouche !), quasiment aliénant, impossible à contourner, qui exacerbe le sentiment de saturation de la narratrice, qui concentre les exaspérations.

M. R. : Votre écriture installe dès les premiers mots un climat d’étroite complicité entre le lecteur et vous. Un peu comme si vous nous mettiez d’emblée de votre côté, dans une confiance entendue ayant un fort effet valorisant. Comment vous y prenez-vous ? Pouvez-vous nous expliquer votre façon de travailler sur la langue ?

M. Gu. : Je suis persuadée – ce qui n’a rien d’original – que l’histoire n’est pas là d’abord, puis racontée dans la langue, mais, au contraire, que le travail sur/de/avec la langue, à la fois dans l’infinité de possibilités, la réflexion d’ordre structurel et les contraintes qu’elle implique, est absolument indissociable de la constitution d’une trame narrative et d’une intrigue. C’est ce qui explique peut-être mon extrême lenteur dans le travail (!), tout comme ma quasi-absence de notes ou de brouillons, et l’impression constante que tant qu’une phrase n’est pas achevée, tant que je ne

parviens pas à lui donner le rythme, le ton et la teneur que j'attends d'elle, la suivante est résolument impossible à construire.

En ce sens, en amont voire indépendamment de toute histoire, je vis (et cela me permet d'être moi-même surprise à chaque ligne !) la pratique de l'écriture non pas comme la manifestation d'une pensée qui serait déjà là et qu'il suffirait de coucher sur le papier, mais avant tout comme une rencontre, un jeu, un combat avec la langue qui va non pas exprimer mais agencer un réel, figurer des perspectives, une atmosphère, constituer une unité qu'on ne peut pas anticiper. C'est d'ailleurs, il me semble, la condition pour ne pas séparer funestement le fond et la forme.

Dans *C'est moi*, ce qui s'est imposé assez vite, outre la nécessité d'apprendre à construire une évidence (en ce sens, vous me faites très plaisir, là encore, en disant qu'on peut reprendre le livre au début, une fois l'issue révélée, justement peut-être pour voir comment cette issue s'est construite), c'est une forme, nouvelle pour moi, d'oralité (de ce point de vue, je crois, par exemple, m'être autorisé des tournures syntaxiques et un lexique qui n'apparaissaient pas dans mon premier roman), jointe à une tendance récurrente de la narratrice à commenter les situations qu'elle est en train de vivre, les impressions qu'elle éprouve, donc non seulement à expérimenter mais à faire retour sur ses expériences, parfois de manière burlesque ou loufoque, ce qui a peut-être insufflé (j'ai très envie, j'avoue, de faire sourire mes lecteurs...) un peu d'humour dans le texte, ce qui m'a, en tout cas, offert des occasions, parfois vertigineuses, non seulement de confirmer mon goût des détails mais de combiner différentes strates, différents registres, niveaux d'écriture ou d'interprétation, de superposer des approches multiples du réel, aussi.

Si, comme vous le suggérez, cela peut créer une complicité avec le lecteur, le mettre de mon côté (ou du côté de la narratrice), ce qui m'échappe un peu, forcément, ou en tout cas échappe à mes prévisions, puisque si c'est évidemment une vive espérance, cela ne peut être l'objectif initial, alors c'est une sacrée chance, la plus belle cerise sur le gâteau !

Article paru dans la revue *Genres* le 24 mars 2018.

C'est moi - Marion Guillot

Éditions de Minuit - 12 euros

Prof, et après ? *Changer d'air (ou pas) avec Marion Guillot*



Marion Guillot © Yves Loterie éditions de Minuit

Changer d'air, annonçait le titre du premier roman de Marion Guillot, comme un manifeste, le constat d'un besoin existentiel et littéraire, d'un ailleurs. Retour alors que paraît le deuxième roman de l'auteure, *C'est moi*, aux éditions de Minuit toujours.

« *J'allais au lycée ; j'avais gardé mes espadrilles et un goût de sable au coin de la bouche* » : Paul (45 ans, marié, deux enfants) est prof de lettres dans un lycée de Lorient, c'est la rentrée, une mécanique bien rodée, trop. « *J'avais la tête ailleurs, ne me plaignais de rien* » : tout glisse sur Paul, rien semble n'avoir de prise sur lui, il mène une « *existence heureuse, car ignorante d'elle-même, noyée dans ses détails et ses instantanéités* ». Paul est sans envie, sans désir, sans perspective, jusqu'à son nom, « *Paul Dubois, l'homme au nom le plus commun du monde* », un « *paradigme* ». Un grain de sable va enrayer la machine et déployer celle du récit. Alors que Paul est assis en terrasse, attendant le bateau qui le conduira vers le continent et ses élèves, une jeune femme tombe dans le port. L'événement est sans consistance, atrocement banal. Mais la vie de Paul bascule.

« *Le bateau arrivait. Toujours le même, bleu et blanc, avec sa cabine de pilotage à trois hublots et le logo de la compagnie de transports de la communauté de communes. On pouvait le voir contourner la bouée cardinale avant d'entrer dans le chenal. J'avais presque fini par le rater à rester là debout, seul sur ma terrasse avec mon journal et ma cigarette, seul à éprouver cet instant d'absurde puissance, à me repaître de la satisfaction d'avoir assisté à la scène sans compassion, fier de n'avoir pas porté secours à cette jeune femme qui, de toute évidence, n'en avait pas besoin, profondément heureux, pour la première fois, d'avoir su m'éprouver dans ce qu'ailleurs ou de l'extérieur j'aurais trouvé cruel, terriblement heureux, oui, d'avoir eu raison d'être impitoyable, de m'être enfin senti sans me regretter, d'avoir rendu hommage, finalement, à cette étrangère dont je*

ne saurais rien, qui ne me demanderait rien, de connaître cette joie inoubliable, emprisonnée dans un corps de professeur qui s'apprêtait à une nouvelle rentrée et à retrouver ses classes. »

Comme un *Je m'en vais* de [Jean Echenoz](#), Paul fuit, il lui faut changer d'air, « *je n'avais pas envie d'être avec moi* ». Le récit suit à la première personne et de manière rétrospective le vrai/faux nouveau départ de cet homme si banal. Ce « je » est un leurre, il n'est unificateur qu'en surface : le Paul de Nantes qui ne travaille plus, a abandonné femme et enfants, s'installe dans un appartement, voudrait ne plus avoir plus grand-chose à voir avec celui qui avait une vie de mari et de père, une fonction et un ancrage, une forme de moi social et familial. Et son identité, à force de solitude, se lézarde, prend l'eau, le passé le rattrape, les blancs de sa vie antérieure se superposent à l'ennui et la vacuité de son présent.

Cet être sans être a toujours été dispersé dans l'avoir ; un CAPES, un poste de titulaire dans un lycée, une femme, deux garçons. À Nantes, ce sera un T2 avec baignoire, mais longtemps sans évier. Un manque, une béance nuit toujours à la complétude fantasmée.

Ce je au masculin très singulier est pris dans une intranquillité qui vire au loufoque, passant par toute la gamme de l'absurde, pour atteindre une forme de pathologie. Être à Nantes, c'est toujours avoir, cette baignoire, des meubles Ikea, un ami (Rodolphe), un poisson rouge (Henri, « *comme Bergson ou Matisse, j'hésite encore, et je déteste les deux, pour des raisons évidemment différentes* »), des feuilles pour inlassablement lister, *Penser/Classer* (jusqu'aux grilles de mots croisés qui rappellent [Perec](#)), tenter (en vain) d'ordonner son être. « *J'avais toujours aimé les listes et j'éprouvais beaucoup de plaisir à regarder s'étoffer, sur format 17 x 22 cm, cette suite continue de graphies.* »

La prose, clinique et nue mais lézardée de décrochages saugrenus, déroule, constate, semble adhérer au monologue intérieur du personnage. Marion Guillot ne juge pas, aucun diagnostic – parenthèse (non enchantée) ? *burn out* ? crise de la cinquantaine ? ennui ? – ne vient fixer le déroulé des pensées circulaires de Paul Dubois. L'essentiel est ailleurs, dans le déroulé mat d'une existence qui échappe aux étiquettes, dans un récit fait d'une constellation d'instant « *d'absurde puissance* ».

Une grille de 4 x 4 sans noir ne semble pas davantage poser de problème insoluble :

	I	2	3	4
I				
II				
III				
IV				

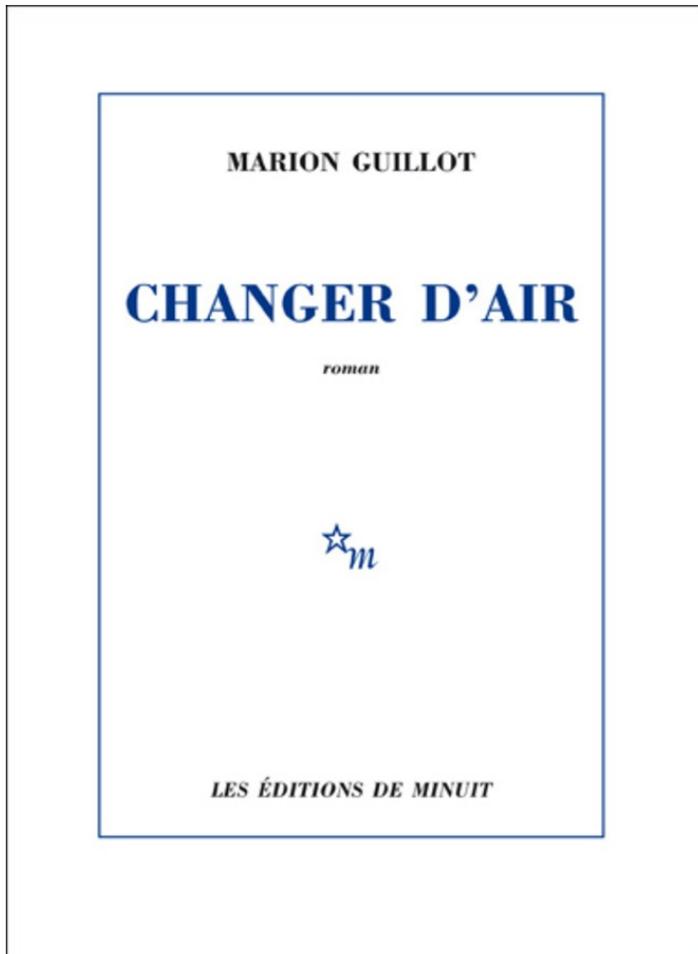
HORizontalement
I. S'enfonce en Bretagne. – II. On n'en fait pas vraiment un drame... – III. Louis XIV. – IV. Fut bon en Provence.

VERTICALEMENT
1. Point de repère. – 2. Pied. – 3. Il peut prendre le sien. – 4. Se fit pincer en Espagne.

Extrait de *Mots croisés* de Georges Perec (P.O.L)

Paul Dubois voudrait « *disparaître* » et il se croit, un moment, « *sans identité* », donc « *à l'abri* » comme le Belacqua de Beckett, mais il est pris dans un cercle aussi vicieux que les spirales de son poisson rouge dans son bocal. Arpenter, mesurer, faire des plans ne lui peut tenir lieu d'architecture

intérieure et il n'est pas étonnant que Paul lise *À Rebours* de Huysmans, modèle de roman solipsiste, fin de siècle. Quand des Esseintes se targuait de voyager « *immobile, sur une chaise* », Paul Dubois bouge peu, s'agite dans son T2, sauf quand il se rend au marché avec son poisson rouge. L'imparfait itératif redouble les rituels d'un être en perdition. Les images banales – de la télévision avec son écran de veille, « *une inscription mouvante, qui semble se cogner contre les parois du téléviseur* », au bocal, en passant par le lecteur de CD – apparaissent comme les métaphores obsessionnelles d'un monde qui tourne en rond, dont on voudrait s'échapper, tentation vouée à l'échec (comme Henri saute hors de son aquarium, systématiquement repêché par Paul et remis dans sa cage de verre).



Peu à peu, avec une maîtrise qui sidère pour un premier roman, Marion Guillet nous perd à la suite de ce « je » pris dans une existence qui se parodie elle-même, à la suite d'un être qui tient tout autant de Camus (dans la poisseuse absurdité de son quotidien) que de Toussaint (pour les éclairs ironiques, les parenthèses décalées). Paul Dubois a une existence citationnelle, toujours référencée – du fait divers qui rappelle *Moderato Cantabile* à ce quotidien épais, non sans lien avec celui de l'Antoine Roquentin de Sartre. Pourtant, « *j'essayais de ne pas me comparer, je me retenais de me souvenir de moi, en d'autres temps, en d'autres lieux, je m'attachais à me saisir dans l'immédiateté de mon état et de mon humeur, (...) je n'arrêtais pas de me saisir, ça me faisait mal, parfois, de me regarder en train de vivre* ».

Les échos de romans antérieurs de grands aînés ne sont pas une forme d'allégeance ou d'hommage pour la primo-romancière (qui s'en amuse *via* Paul, « *lire m'aiderait peut-être à commencer d'écrire, m'étais-je dit* ») mais le mode de vie d'un homme qui ne peut se dépêtrer de son passé, de ses lectures, si banal que son seul moyen de se faire un nom serait de « *castagner* » quelqu'un ; « *avec un peu de chance, j'aurais un article le lendemain dans le journal local, le quartier commencerait à frémir de mon voisinage, peut-être même qu'un jour, un type bâtirait un roman à partir de mon fait divers, oui* ». Mais comment transformer ces conditionnels en présent, faire d'un

peut-être un état ? Tout stagne dans ce roman, tout se stratifie et s'évide, dans un néant sans vouloir, une « *besogneuse défaite, lente et régulière* », une pensée qui erre dans un espace clos, un bocal qui enferme le lecteur à la suite de ce personnage humain, trop humain, « *fatigué, très fatigué* ».